

JUSTE AVANT LE REPAS



DELPHINE LAPAJ

Delphine Lapaj

Juste avant le repas

© Delphine Lapaj, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1338-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le silence fait plus peur que les cris. »

Jean Cocteau

MON PAPA

J'ai onze ans et tout ce qu'il me faut : des parents aimants, un chat, la 4G illimitée et des repas sans gluten sur mesure. Maman se délecte de les préparer, comme elle le répète : « À être femme au foyer, autant bien faire à manger, régaler sa petite famille ! » Elle a décidé de quitter son travail pour se consacrer entièrement aux deux amours de sa vie et je suis honorée d'en faire partie ; d'autres auraient privilégié des cours de yoga, des soirées entre filles ou un amant. Papa reconnaît être un homme comblé et dit souvent que le jour où il a rencontré maman, il a tiré le gros lot, un magnifique coup du sort : « des femmes comme elle, ça ne court pas les plages ! » Il avait hésité entre la mer et la montagne et comme il y a un bon dieu sur terre et que le hasard fait bien les choses, il avait choisi la côte atlantique avec maman dessus, belle comme jamais, assise sur une corniche à regarder l'océan se plier et se déplier ; il avait plongé dans les profondeurs de ses grands yeux bleu barbeau et ne s'en était jamais remis.

Un jour, il m'a avoué qu'un homme ne pouvait aimer de cette façon qu'une fois dans sa vie car c'était trop fort, trop beau, il fallait le vivre pour comprendre et il n'y avait pas de mots pour le raconter. Cela crève les yeux, il est tout fofou avec elle, il la couvre de baisers et d'attentions quotidiennes : de chocolats raffinés dans des boîtes enrubannées, de fleurs et de post-its sur le frigidaire griffonné de beaux vers comme ceux des poèmes romantiques que j'apprends au collège : « Tes yeux sont bleus comme l'océan, tu inondes ma vie de bonheur, je trempe ma vie dans l'encre de tes bleuets » et tant d'autres. Papa est un poète, un Yeats¹ réincarné, faut voir ce qu'il écrit et je ne sais pas d'où il sort une telle sensibilité, des émotions pareilles : on m'a souvent dit que les hommes n'étaient pas très fleur bleue, que leur cœur était sec comme le Larzac² et qu'il fallait vraiment leur en faire pour les voir pleurer, comme quoi, les gens racontent n'importe quoi ! Je suis fière de lui et en plus, selon mes copines, il est beau comme un astre et les astres de quarante ans, ce n'est pas courant ! Quand il me fait la surprise de venir me chercher au collège, elles lui jettent un coup d'œil coquin et je remarque qu'il leur fait des clins d'œil en retour. Sacré papa ! Quel loufoque personnage ! Il n'en perd jamais une !

Je sais que mine de rien, sa voiture est le mirador d'où il surveille les garçons du collège en catimini, il n'a pas envie que sa petite femme se fasse bouffer du regard ni bouffer tout court ; pour l'instant, il me veut que pour lui et moi aussi je le veux que pour moi.

Je l'aime et n'ai pas honte de le dire.

Il va même jusqu'à me chanter en revisitant les chansons de Renaud, il chante qu'il est Margaux de moi, qu'il n'est qu'un fantôme quand je vais où il n'est pas et puis il me fait danser dans la cuisine, m'étreint et me fait des milliers de papouilles à me faire glousser de joie.

Un jour, maman a tellement ri devant nos danses foldingues qu'elle en a fait brûler sa sauce béchamel ; du coup, on a dû ouvrir toutes les fenêtres en grand, ballotter nos bras - tapettes à mouches pour chasser l'odeur de roussi et faire entrer l'air pur.

Nos repas du soir sont toujours pareils mais ne se ressemblent pas : 19h00 à table et ensuite, il y en a pour tous les goûts et toutes les conversations ; papa est face à maman et moi, seule, sur un côté du rectangle de toile cirée ; un jour, maman m'a expliqué que la machine à procréer ne fonctionnait plus, qu'elle était tombée en panne et que, du coup, je serais leur unique enfant ; ainsi, parfois, je m'amuse à imaginer des différents mélanges de papa -maman assis face à moi ; j'en rigole, je me fais des visages, des chevelures, des grimaces jusqu'à ce que papa me ramène sur terre en lançant un débat.

Il adore ça, lancer les débats, lancer les choses tout court pour savoir comment cela va tourner. Je vois cela , de sa part, comme un besoin d'adrénaline et une volonté acharnée d'être le premier : le premier en randonnée, le premier à répondre au téléphone, le premier à ouvrir la porte d'un musée, bref, le premier partout, la vedette du podium avec maman à la deuxième marche et moi à la troisième. Je me dis que c'est peut-être pour compenser des années durant lesquelles il a été le dernier, le moins que rien, le vilain petit canard.

Il aime mettre du piment à mon esprit critique face aux actualités du monde , me demander pour qui je voterais si j'avais dix-huit ans et si je dirigeais une nation ce que je ferais de tous ces migrants agglutinés à mes frontières. Récemment, il m'a questionné sur l'Ukraine et j'avoue que j'ai eu du mal à lui dire comment je résisterais à l'assaillant, je n'ai aucune expérience en matière de violence, il faut que je grandisse encore pour bien y mettre un sens derrière.

En général, j'ai réponse à tout, je n'abandonne jamais le morceau car je veux tout simplement être meilleure que ses étudiants de fac, l'épater et le rendre aussi fier qu'heureux car il le mérite, c'est le meilleur papa de la terre ! Chaque vendredi soir, juste avant le repas, on a décidé de parler de tout et de rien, tous les deux, dans son bureau et en même temps d'échapper au chuintement de la cocotte minute et aux odeurs de cuisine ; nous n'osons pas nous avouer que c'est aussi pour fuir le manque de culture générale de maman ; faut pas lui en vouloir, elle a abandonné l'école très vite et les débats de tout genre, ce n'est pas son point fort.

Le bureau de papa est mon palais dont il est le roi, un palais qui ne s'effondrera jamais ; curieuse comme c'est pas possible, il m'arrive de m'y glisser en secret pendant qu'il est à l'université, juste pour le plaisir sensoriel qu'il procure, pour l'ambiance qui y règne : l'odeur de cire sur le parquet en chêne patiné et de son tabac à pipe dans la tabatière en céramique, le craquement

du bois sous ma pointe des pieds, le tintement de l'horloge de table renaissance... Tout objet est méticuleusement à sa place, rangé comme les idées dans son cerveau ; peut-être que cela compense la place qu'il ne s'est jamais trouvée dans ce monde car d'une certaine façon, je l'ai toujours trouvé « déplacé », à côté de la plaque.

Il n'aime pas le superflu, il aime la rigueur, le poids des mots, des gestes et la puissance de tous les décrets de loi qu'il enseigne à ses étudiants ; comme il me le répète : « il ne faut jamais rien faire à la légère sinon on risque gros, très gros même, tout acte, toute parole doit être parfaitement mesurée. »

Chaque fois qu'il me dit cela, je vois mes yeux rivés sur les traits de la balance de cuisine, concentrée comme pas deux pour ne pas dépasser et rater mes mythiques cookies ; là aussi, c'est une question de juste mesure, une question de limites à ne pas dépasser, de pas de plus qu'on ne doit pas faire ; au final, c'est presque une question de vie ou de mort. J'observe sa grande bibliothèque qui n'en finit plus de livres de loi ; papa est un héros de la luxure livresque, l'odeur de cuir rance et patiné me titille les narines jusqu'à m'en étourdir, c'est cela que j'aime aussi : me rapprocher de cet homme et tenter de fouler un lopin de son jardin secret, aiguïser la lame de ma curiosité car, je ne saurais dire pourquoi, il m'a toujours paru aussi mystérieux et byronique qu'un gentleman de roman gothique.

Puis la princesse s'éclipse, heureuse d'avoir bravé les interdits car maman ne veut pas que j'y mette les pieds car c'est son espace à lui comme ma chambre est le mien et leur chambre conjugale le leur. En tout cas, j'ai besoin de ces intrusions, j'ai l'impression d'être au chaud comme dans un utérus, en sécurité face aux images à la télé qui ne sont pas belles à voir.

Je sais que je suis vernie d'aller au collège sans devoir me trimballer dix mille problèmes dans mon sac, ça aide à la concentration en classe, au "vivre ensemble" et à l'obtention de bonnes notes. L'autre jour, Virginie, ma meilleure amie, a pété un plomb face au professeur d'histoire, elle lui a lancé en pleine figure qu'elle n'en pouvait plus de ses cours de merde car la guerre des tranchées, c'est chez elle que ça se passait entre sa mère et son connard de beau-père et en plus ils étaient endettés jusqu'au cou comme les poilus étaient embourbés jusqu'au casque.

Exclue de cours sous les regards poisson de toute la classe, elle a fini chez l'infirmière psychologue où elle a dégueulé toute sa vie, ses peurs, ses nuits blanches à regarder les étoiles par son velux. Un jour, elle m'a avoué qu'elle avait de la chance d'avoir son velux sinon elle s'y serait pendue ; ce petit espace fenêtre était son Sauveur et lorsqu'elle l'ouvrait pour fumer sa cigarette du soir, elle avait l'impression de retrouver les ailes que l'Autre lui arrachait petit à petit, plume par plume. Dans le bus, elle m'a dit que ça se voyait à ma tronche et à ma baraque que j'avais des parents chouettes ; elle était contente pour moi puis, énervée, elle a mis un coup de pied dans sa sacoche vide ; elle n'avait jamais ses livres ni même ses crayons , elle avait plus urgent à penser que le maréchal Pétain, le réchauffement climatique et la valeur de l'imparfait : sauver sa peau dans cet enfer de violences et d'alcool car les gens ne s'en doutent pas mais, la guerre de l'ombre existe sur terre, derrière des rideaux tirés et des lumières tamisées.

— Et qu'ils aillent tous se faire foutre ! Je ne les ferai pas leurs putains d'heures de colle, leur sanction de merde ! À demain Margaux.

— À demain, bis. Je la regarde descendre du bus, j'aime sa silhouette élégante sous son jeans troué aux genoux et qui vomit des fils, son beau visage sous la visière plate de sa casquette. J'aime ces gens de porcelaine qui crachent des mots béton depuis le fin fond de leur larynx. Je le sais, c'est sûr, je serai juge des enfants pour défendre toutes les Virginie du monde comme certains veulent être docteurs ou vétérinaires pour avoir la peau du cancer de leur mère ou la tumeur de leur chien.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Virginie est ma meilleure amie car elle est mon antonyme, celle que je ne suis pas et telle un aimant, sa tristesse m'attire, elle est trop injuste et je ne supporte pas l'injustice et puis, l'amitié, quand elle est forte, n'a que faire des classes sociales et du registre de langue,

elle ne fait pas de chichi. En remontant l'allée de la maison, je me dis que la vie est mal faite, on devrait pouvoir choisir sa famille et encore plus ses beaux-pères ; je pousse la porte d'entrée sur laquelle maman a accroché une couronne de bienvenue avec une grosse et bonne étoile, comme celle sous laquelle je suis née un magnifique jour de décembre sous la neige et les yeux godiches de mes parents qui m'avaient attendue comme le messie.

Je chausse les patins et me fais tourbillonner sur le parquet ciré telle une danseuse portée par un corps en transe, en harmonie totale avec l'espace qui m'entoure, un espace de rires, de fantaisies, de guilis guilis à gogo comme c'est pas permis. Parfois, j'ai honte d'en recevoir autant, j'en enverrai bien des SMS entiers à Virginie mais le numérique ne sait pas encore faire ce genre de choses : distribuer la tendresse en live, en veux-tu en voilà. Les papouilles de papa me piquent de poils drus de barbe et celles de maman sentent bon le savon de Marseille et l'eau de Cologne à la violette de Toulouse ; entre les deux, je ne saurais lesquelles choisir, cela serait le premier choix cornélien de ma vie. Maman suinte de bonheur, elle en a partout, sur ses cils goudronnés, ses paupières fardées et ses pommettes saillantes finement poudrées; elle en rajoute parfois sur un chignon fou qu'elle improvise, question de faire retomber des boucles rebelles et audacieuses et que papa y plonge l'index en lui souriant d'un sourire coquin.

Je crois qu'on appelle cela le jeu de la séduction, en tout cas, ça marche à tous les coups et il n'y a jamais de perdants dans l'histoire. Ils sont éperdument amoureux et moi, éperdument amoureuse de leur amour, il me laisse sans voix, me rassure et me fait rester droite sur le fil fragile de la préadolescence ; chaque fois qu'un petit danger me guette, je me raccroche à eux ; ils sont mon bâton, mon balancier et je me plais à osciller entre les deux car je sais que je ne tomberai jamais ou alors qu'ils me rattraperont de tout mon poids et de toutes leurs forces. Ils me font croquer mes jours à pleines dents, jusqu'à la dernière goutte comme je croque mon orange sanguine le matin avant l'école, sous les yeux bienveillants de maman qui a sué sang et eau à me la presser jusqu'à la dernière goutte. Ma vie déborde de vers libres, elle est belle à crever comme les poèmes que je lui invente et me récite à pleins poumons le soir dans ma chambre.

Il rit dans mon cœur

Comme il rit sur la ville

Le bonheur pleut de partout

Et j'en bois les gouttes à m'en enivrer, les yeux fermés.

Je libère ma parole, je suis pleine de souffle et j'aime ça ; dans ces moments-là, je remercie Verlaine de m'avoir un peu aidée et je bazarde mon portable sur le dessus de lit, ce truc riquiqui qui muselle l'Émotion et met la Beauté sous une coque. Je crois que je suis en train de tomber amoureuse des mots et des sons qu'ils émettent ensemble. Je ne raconte pas cet amour naissant à Virginie ; elle me prendrait pour une folle car ses mots à elle ne servent pas à chanter ; ils servent à hurler sa vie, ils sont à fleur d'épiderme, écorchés et tranchants comme une lame de rasoir qu'elle promènerait sur le revers de son poignet lentement, doucement, jusqu'à ce que... Je ne veux pas imaginer tout de suite, je tais les mots qui font mal, je les garde pour quand je serai plus grande, pour le monde des adultes qui, soi-disant, ne tourne pas rond du tout.

Ça sent de partout, du poulet curcuma de maman au tabac irlandais de papa ; les volutes tourbées m'invitent à son bureau et comme chaque vendredi, je ne me fais pas prier ; en plus, ces temps-ci, il est beaucoup moins présent aux repas du soir car son travail lui en demande de plus en plus avec de moins en moins de reconnaissance mais comme il dit, heureusement qu'il a fait cela par vocation sinon il aurait changé de boulot depuis longtemps. J'ai demandé à maman pourquoi le mot « reconnaissance » revenait souvent dans la bouche de papa ; elle m'a répondu que c'était sûrement parce qu'il en avait manqué ; certains enfants sont reconnus à la mairie mais après, ça s'arrête là : ils deviennent des enfants cassés par un père exigeant, des enfants réprimandés car ils ont tué deux palombes au lieu de trois, des enfants anesthésiés sous des mots marteaux...bref, des enfants sans enfance auxquels on a exigé de grandir trop vite.

— En plus, ton père a perdu sa mère quand il avait six ans et cela n'a rien arrangé, du coup, ton grand-père a reporté toute sa...

— Sa tendresse ? Maman avait sa façon bien à elle de taire la vérité dans un silence de plomb. Je n'osai poser d'autres questions car à son regard, je compris que mon mot faisait tache et qu'il valait mieux s'arrêter là pour le bien de tout le monde. Après tout, je ne devais pas savoir ce qu'on avait semé dans le jardin de mon père, les bonnes graines autant que les mauvaises. C'était son histoire, son affaire classée et je me devais de la laisser dans ses propres archives.

— Entre ma chérie, alors, tu as passé une bonne journée ? Je franchis la porte entrebâillée et le devine assis à son bureau, sous un épais nuage, de fumée chocolatée ; seuls ses yeux de lynx se démarquent, ils sont vifs et rieurs, une invitation à la confiance et à la confession, un papa dans toute sa splendeur, dans lequel on a envie de se jeter corps et âme.

— Super ! on a parlé de la première guerre mondiale, on a fait une évaluation de verbes irréguliers, franchement, je pense avoir géré.... Euh réussi et mercredi, on a eu le cross, j'ai fini 3ème, par contre, je ne te raconte pas les crampes.

— Belle performance surtout dans la gadoue qu'il devait y avoir.

— Et toi.

— Une semaine normale mais pas tout à fait comme les autres ! Il me sourit, il a toujours aimé attiser ma curiosité, me tendre l'hameçon pour que je morde.

— T'as de nouveaux collègues ? t'es devenu directeur de thèse.

— Tu ne trouveras pas, on ne peut pas tout connaître à ton âge, en plus, je ne t'ai jamais parlé de ce genre de programme. - Allez papa, raconte ! Arrête de me faire galérer ! Il me raconte la bonne nouvelle, Erasmus qui l'envoie trois mois au plus prestigieux campus d'Ottawa, il partira après mon second trimestre pour ne pas me déstabiliser scolairement ; de toute façon, il y aura maman, le chat, Skype et nos forfaits internationaux illimités et puis, promis, il me rapportera un castor en peluche, tout poilu et tout doux. Je lui saute dans les bras, gonflée à bloc de bonheur.

— Merci papa ! ! tu es génial ! Il rit, me donne une tape sur la cuisse question de stimuler mes jambes endolories et ensemble, on s'exécute au quotidien « à table mes chéris ! » que maman nous lance depuis son beau plan de travail en marbre satiné. Ce soir, tout est épicé : le poulet tandoori maison et notre conversation ; on raconte le Canada, ses caribous, son sirop d'érable, ses lacs et ses grands parc nationaux. On ajoute que toute expérience est bonne à prendre dans la vie et que les voyages forment la jeunesse et les quadragénaires aussi. Papa saisit l'occasion pour me faire un mini quiz de géographie. Il aime me tester, stimuler mes neurones et me stimuler tout court. Je réponds à tout, ses yeux pétillent de fierté et maman est comblée ; je sais pertinemment qu'elle se convainc à nouveau qu'elle a bien fait de plonger dans les yeux de papa et que lui a bien fait de lui plonger des graines dans son ventre tout neuf et en plus, des graines bien cultivées qui poussent dans les règles de l'art.

C'est dimanche et comme chaque dimanche, nous partons prier ; jusqu'alors, je ne savais pas trop pour qui, pour quoi ; en tout cas, aujourd'hui, je le sais, je le fais pour Virginie, pour que son champ de bataille finisse par devenir une orangerie. J'y mets toute ma foi et tous mes centimes d'euros, je suis persuadée qu'en brûlant un gros cierge, Dieu n'aura pas d'autres choix que de m'écouter. Papa en fait brûler quatre et je me questionne sur le quatrième, pour qui ? peut-être pour notre chat qu'on a déniché dans la rue et qui est devenu notre gros bébé de la maison ou alors pour un enfant que papa aurait fait dans le dos de maman mais à cela j'y crois moyen, pas son genre du tout.

Par contre, de là où je suis placée, je vois de vraies larmes couler sur sa joue gauche et plus il regarde la Vierge Marie, plus ça coule ; c'est la première fois que je le vois dans cet état mais après tout, c'est la raison d'être d'une église : vous accueillir avec vos chagrins et vos peines. Dimanche dernier, il a fait un truc bizarre : il a léché les pieds du Christ sur l'autel, rapidement, de peur d'être vu mais moi, je l'ai bel et bien vu de mes vrais yeux et ensuite, du bout des doigts, il s'est touché le menton, la poitrine, l'épaule gauche et la droite.

J'ai eu du mal à comprendre ce geste, je n'ai pas trop su quoi en penser, j'aimerais tellement savoir tout ce qui se cache derrière. En tout cas, il n'y a pas photo, papa devient de plus en plus mystérieux, il n'est plus à fond avec nous ; ça se voit au vide de son regard et à la profondeur insondable de ses yeux. Chaque fois qu'on sort de Notre Dame à nous, il nous étreint de toutes ses forces sur le perron, je sens le bout de ses doigts s'enfoncer dans ma chair comme dans une pâte à prout ; je sais qu'il a peur de nous perdre et que nous sommes les chairs de sa chair ; d'ailleurs, combien de fois il nous dit que sans nous, il serait foutu, il ne serait qu'épave sur un sentier maritime non balisé à attendre qu'une vague veuille bien de lui.

Dans ces moments-là, le regard de maman et le mien se croisent, avec suffisamment de complicité pour nous taire que sa souffrance sera à jamais le tabou de notre Trinité.

— *Ça va ? 9h05*

— *? ? ? ? 10h05*

— *Tu peux répondre stp ? Je m'inquiète. 12h05*

— *Tu exagères ! un SMS, ça ne coûte rien ! 12h35*

Aucune réponse, aucun smiley, aucun gif ; dans la salle de classe, la chaise de Virginie n'a jamais été aussi vide et son prénom prononcé lors de l'appel a sonné comme un glas.

Domage qu'elle ne soit pas là car le professeur d'arts plastiques veut la féliciter et cela ne lui est jamais arrivé; d'habitude, elle n'est qu'un produit sans valeur parmi trente élèves, une copie avec un « ressaisissez- vous ! ! ! » écrit en rouge d'un coup de stylo défaitiste qui sent le ras le bol ou l'approche de la retraite. Elle a fait un graffiti du tonnerre et Monsieur Truchon ne s'en tait pas : « griffures élaborées avec une volonté féroce de contenir une émotion sûrement introvertie depuis des lustres, très beau coup de crayon, une artiste en herbe, bravo ! » Il brandit l'œuvre comme il brandirait une affiche dans une manifestation pour sauver le monde à travers l'Art, c'est beau à regarder. Je suis la seule à applaudir, pas étonnant, je suis dans une classe de scientifiques et d'intellos et pour eux, une Virginie, de surcroît artiste et tatouée ne fera pas avancer le schmilblick; on a besoin de mathématiques, de physique, de nombres, le reste, c'est que du pipeau, des mots, des balivernes.

— *Ces enfoirés, ils m'ont exclue trois jours juste à cause des... ! 13h55*

Je suis rassurée, je craignais le pire ; je sais qu'elle ne m'a pas répondu plus tôt car il lui a fallu le temps de digérer sa sanction et avec, la claque du matin d'un beau-père déjà grisé par l'alcool.

Maman revient du centre commercial, sa seule sortie hebdomadaire en solitaire ; après les courses, elle a l'habitude de s'installer à une table de bistrot pour boire son café noisette et ménager ses pieds qui ont trop souffert perchés sur des talons aiguilles ; rien que le fait de tourner la touillette lui redonne la pêche car elle a l'impression de tourner le sens de sa vie qui lui semble être le bon pour l'éternité : un sens d'aiguille de montre sur un long fleuve tranquille qui coule limpide sans heurter le moindre barrage. De son cabas en toile de jute, elle sort un guide vert " Le Canada en poche", elle l'a acheté pour sa moitié.

— Je ne voudrais pas qu'il se perde ! Elle me fait un clin d'œil mais elle sait très bien que quoiqu'il lui arrive, elle le retrouvera ; on ne perd pas l'homme de sa vie comme cela. Elle admet que, même s'il va lui manquer comme c'est pas possible, ce séjour lui changera les idées car elle a l'impression qu'il fait un mini burn-out, cela se voit à ses sautes d'humeur, son irritabilité ; dès le matin, il traîne la patte, boit café sur café et ça, ce n'est pas bon signe.

Normal, il a trop de pression à la fac et en plus, il dort mal, il fait les cent pas dans la chambre la moitié de la nuit comme un lion en cage qu'on aurait privé de toutes les savanes du monde. Je n'ose pas avouer à maman que l'autre vendredi, juste avant le repas, il a versé une gouttelette de larme en m'avouant qu'on allait lui manquer et qu'on était ce qu'il avait de plus précieux au monde. On aurait dit un gros bébé et ça m'a fait bizarre de voir mon colosse s'effondrer et tellement pitié aussi que j'ai failli lui faire plein de papouilles mais je n'ai pas osé car je grandis et commence à calculer mes gestes ; je l'ai contenté d'un baiser sur la joue qui lui a tout de suite rallumé le visage

.

Il s'assied à table, nerveux, les yeux rougis ; il met cela sur le compte d'un nouveau tabac aux volutes trop tourbées et épicées, on dirait qu'il a honte de quelque chose. Il sent qu'on le regarde et se dépatouille en nous lançant :

— Ça vous dit demain un ciné et un resto chinois ? question de passer un bon petit moment ensemble avant mon départ.

— Superbe idée !

C'est ce que j'aime chez lui, sa capacité à rebondir de liane en liane ; il est mon héros celui que j'ai choisi en réponse à mon essai d'anglais « who is your

favourite hero or heroine³ ? » alors que mes camarades de classe ont pris James Bond, Kylian Mbappé ou Emma Watson ; il m'a rapporté des points dans ma moyenne générale car mon professeur d'anglais m'a mis 19/20 en me félicitant pour la richesse de mon lexique mais aussi pour la précision de ma description ; c'est vrai, quand je l'ai écrit, j'ai eu l'impression de le calquer dans les moindres détails à la limite de le peindre avec des poils de soie. Il est celui qui ose prendre des décisions, qui nous ouvre la voie vers d'autres horizons et maman et moi le suivons à nos risques et périls car on sait pertinemment que sous son aile, il n'y en aura jamais. On a passé un dimanche du tonnerre, on s'est photographiés avec tout, la soupe aux vermicelles, le canard laqué, les perles de coco, le cornet à pop corn et l'affiche de notre film ; dommage que le matin, à l'église, papa ait eu à nouveau les yeux rouges en surgissant d'un grand meuble sombre avec un rideau à fronces ; maman m'a expliqué que c'était un confessionnal, un genre d'isoloir comme dans les bureaux de vote.

Je n'ai pas compris pourquoi il était allé s'isoler, ce qu'il avait fait là-dedans, en tout cas, il y est rentré sans enveloppes et y est resté longtemps. Il en est sorti tête baissée, il n'a pas dû trouver le bon dieu au bon programme électoral, le seul qui le sortirait peut-être de son marasme.

À ma grande satisfaction, Virginie est vite revenue après avoir purgé sa peine, elle me dit qu'elle ne recommencera pas car elle a pris une sacrée avoinée, chez elle et dans son dossier scolaire, et puis, faut pas trop badiner avec l'école.

— T'as vu mon nouveau fond de teint, classe non ?

Je suis étonnée car elle n'est pas féminine pour deux sous, pas le style à se maquiller mais mon sens aigu de l'observation me permet de déceler le millimètre carré de bleu vert qu'elle a oublié de cacher, sûrement sous l'effet de la panique pendant que l'Autre lui gueulait dessus comme un putois en lui suppliant de ne rien raconter sinon il la démontrerait encore plus. Je choisis de faire comme si de rien n'était.

— T'as pris quelle teinte.

— Neutre, ça passe partout. Elle se contrefiche des cours qu'elle a ratés sauf de celui d'arts plastiques, la seule matière qui lui fasse mettre une alarme à son réveil et un sens à l'école.

Je lui raconte l'éloge que monsieur Truchon a fait de son œuvre et en plus devant toute la classe ! t'aurais vu la tête de certains, ils n'en croyaient pas leurs oreilles, je pense que jusqu'alors, ils ne t'avaient jamais calculée ! Ses yeux commencent à s'embuer, c'est sûrement la première fois que cela lui tombe gentiment dessus : la reconnaissance, la gratitude, le fait qu'on lui certifie qu'elle ne vit pas pour des prunes et qu'il n'y a aucune raison qu'elle se taille une veine ou se détruise avec cette garce de weed.

— Oui mais tu sais, les gens n'en ont rien à foutre des artistes, c'est pas ça qui va me faire avoir le brevet, l'Autre va encore me le dire ce soir entre deux verres de vinasse, je l'entends déjà « On en a rien à branler de ses charlatans, de ces dealers de rêves, qu'ils se le mettent où je me pense, leur pinceau ou leur stylo ! ! ! » ; j'ai plus droit à l'erreur sinon il va me foutre la raclée du siècle ou

m'expédier dans un foyer. T'aurais vu ma daronne⁴, elle couinait de peur comme un lapin qui va se faire égorger et il lui a dit que si elle continuait, il allait la dégommer et moi avec par-dessus le marché, que d'une pierre, il ferait deux coups et peut être trois car lui aussi, il allait finir par se faire sauter la cervelle !

Elle est mon alien, mon autre monde que je tente de comprendre et de réparer du haut de mes onze ans et de mon éducation classe moyenne aisée. Elle a deux ans de plus que moi, elle a redoublé deux fois et a touché trop tôt, trop vite ce à quoi je toucherai bien plus tard : un tampax, une cigarette et un sexe masculin ; c'est son côté rebelle qui me plaît mais surtout son cœur de plume sous sa carapace et ses pieds frêles de ballerine sous ses docmartens noirs quand elle se déchausse à la piscine.

— Alors ma belle, quoi de neuf dans ta life⁵ ? Elle me demande ça en crachant violemment comme elle cracherait sa satanée vie qu'elle en a marre de se trimbaler.

— Rien de spécial à part que papa part au Canada pour trois mois, un échange avec sa fac.

— Cool.

— Suis contente pour lui mais il va trop me manquer.

Ma phrase sonne creux car elle ne sait pas ce qu'un père veut dire. Entre nous, ce n'est pas une question de barrière de la langue mais de barrière de pères, la seule chose qui nous sépare car à mesure que les jours passent, on est bel et bien comme les deux doigts de la main. Je n'ose pas lui avouer que mon père pleure pendant que son beau-père hurle, que c'est depuis peu et que cela m'inquiète ; d'ailleurs, elle ne le croirait pas car un père comme le mien est inébranlable, c'est le père qu'elle aurait voulu avoir car comme elle me le répète « des comme lui, il n'y en a pas trente -six, ce jour-là, t'as gagné le gros lot ! »

C'est vrai, il pleure de plus en plus, de je ne sais quoi, de rage ? de douleur ? de remords ? de honte ? il pleure en silence, comme un enfant, et moi, je pleure aussi, le soir, dans ma chambre, après les devoirs car je n'ai personne à qui en parler chez moi et je ne veux pas faire de peine à maman ; d'ailleurs, elle ne me

croirait pas, elle ne croirait pas que son prince des océans puisse sombrer au fin fond des abysses.

Le dimanche, Dieu ne me donne aucune réponse, je me demande qui il est pour me faire ça, me laisser en plan avec toutes mes interrogations, mes appréhensions et mes craintes. J'ai beau allumer toutes les bougies du monde, rien ne se passe, silence radio. Cela ne devrait pas être permis, c'est inhumain, c'est de la non assistance à enfant angoissé. Désormais, papa met du spleen dans notre vie et maman continue à y mettre des rayons de soleil, elle s'obstine à faire comme si de rien n'était, comme si tout était rose car elle commence à comprendre qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas aussi rond que sa touillette dans sa tasse de café. Il est devenu notre Baudelaire, nos fleurs du mal et se terre dans son silence de plus en plus plein. Il ne se ressemble plus et ainsi, nous non plus ; notre équilibre familial en prend un sacré coup, il commence à battre de l'aile. À table, nos conversations deviennent d'une fadeur sans pareille, le silence les gagnent et seuls les coups de cuillère fébriles que maman met sur le bord de nos assiettes en nous servant ses gratins ou les grattements de gorge de papa parviennent à le rompre un petit peu ; ce n'est plus comme avant, je le ressens au plus profond de moi. Je ne comprends pas pourquoi, si vite, si lâchement.

Heureusement, il y a toujours tous ces "juste avant le repas" le vendredi soir, ces bouffées d'oxygène où je retrouve papa dans son huit clos, comme avant, souriant, attentionné et d'une transparence d'eau de source. Ainsi, j'en profite en cent pour cent, me donne à fond pour entretenir notre relation et l'enrichir comme je peux, je ne veux pas qu'elle finisse enterrée dans les méandres de nos mémoires. Je la veux immortelle, vivante et vraie comme jamais.

— Alors ma Margaux, l'école se passe bien.

— Super, j'ai 18,75 de moyenne générale ce second trimestre.

— Trop fier de toi, je te félicite, tu as déjà compris ce que beaucoup comprennent trop tard : on doit s'y prendre tôt pour se bâtir un avenir, assurer les devants car les places sont chères et il faut sortir toutes ses tripes dans ce foutu monde. N'oublie jamais ça, ma chérie, pas de pitié, chacun sa vie, chacun pour sa pomme car au bout du compte, tu es toujours tout seul face à toi même. Il me dit cela en me regardant droit dans les yeux comme si c'était peut-être la dernière fois que je le voyais, comme un soldat qui part au Front ou un matelot qui part chasser un Moby Dick.

— Je sais papa, ma prof principale nous a dit la même chose mais sous une autre forme.

— J'espère que tu vas continuer ainsi pendant mon séjour au Canada, je n'en doute pas, je te fais entièrement confiance et puis ta mère est là et me tiendra au courant.

— T'inquiète pas papa, tu peux pas savoir comme je suis contente que tu changes d'air et que tu ailles en respirer un autre à pleines goulées même si tu vas me manquer.

— Vous aussi, mes deux sacrées petites femmes, vous allez me manquer ! Il m'enlace de ses bras amaigris, je rêve de m'embaumer à jamais de cette odeur musquée de Papounet.

Il a vieilli d'un seul coup : le rictus qu'il affiche accentue ses traits tirés, des cheveux blancs lui poussent sur les tempes ; les phalanges en ont pris pour leur grade aussi ; elles sont nervurées et ses mains tremblent de quelque chose. J'espère qu'il n'a pas attrapé la maladie de Parkinson comme le grand-père maternel de Virginie. Il n'y a pas si longtemps de cela, il était quelqu'un d'autre, il coulait de source et je ne me lassais pas de le regarder depuis ma rive, fière comme Artaban.

— À table , mes amours ! Ce soir, j'ai envie de mettre du piment dans les brocolis insipides que maman a cuit à la vapeur (question de garder toutes leurs vitamines) : je suis enfin prête à raconter Virginie avec toute son histoire qui me percute et me cabosse depuis des mois. Comme toujours, j'ai besoin de mes parents pour réparer ma carrosserie. Songeuse, j' imagine son visage face à moi ; adolescente martyrisée qu'ils auraient prise sous leurs ailes ; elle sourirait d'un vrai sourire, son visage serait aussi pur et reposé que l'eau du bénitier, elle aimerait la vie et commencerait à s'en gaver gargantuesquement.

— Ça n'a pas l'air d'aller ? La voix de maman me donne un coup sec de réalité comme un coup de cravache.

— Quelque chose te tracasse ? Si tu as eu une mauvaise note, ce n'est pas grave , pour une fois ! Je redresse la tête, je sens le vitré de mes yeux s'embuer mais je ne pleurerai pas, je me suis toujours jurée que je ne ferais jamais de peine à mes parents pour la simple et bonne raison qu'ils ne m'en ont jamais fait.

Les mots me sortent comme des multitudes de cafards volants , je leur ouvre la porte de la cage encore et encore, il en vole de partout par nuées entières.

— Est-ce-que les parents ont des devoirs envers leurs enfants ? Mes parents me regardent, étonnés de la brutalité de ma question qui ne ressemble pas du tout à toutes celles que j'ai l'habitude de leur poser. Dans son élément mais toutefois mal à l'aise, papa répond : — Évidemment, le devoir de les protéger, de les éduquer, de les surveiller, de les... Je lui coupe la parole, c'est la première fois que cela m'arrive.

— Ont- ils celui de leur faire du mal, de leur mettre des raclées, de les violer de mots durs aussi cinglants que... ? ! Les cafards n'en finissent plus de voler, dans tous les sens, ils se cognent aux quatre coins de la cuisine pour rebondir de plus belle. Je leur déballe Virginie par torrents de mots et de sanglots, son calvaire et les couches de fond de teint qu'elle entasse sur sa gueule cassée, je les surprends ensemble la larme à l'œil, surtout papa, il en tressaillit même et va se chercher un kleenex, l'émotion suinte de ses pores, ça se voit à des kilomètres à la ronde. Je ne suis pas étonnée, il a toujours été hypersensible aux enfances volées ou mutilées.

— T'inquiète pas ma puce, elle sera bientôt prise en charge par la psychologue scolaire et un signalement sera fait, elle finira par sortir de cet Enfer.

Ce sont les mots de maman, rassurants, réconfortants, ils me font l'effet d'une caresse sur ma plaie béante. En se raclant la gorge, papa ajoute : — La justice est juste ma chérie, les prédateurs finissent toujours par payer les marques qu'ils ont laissées sur leurs proies, peu importe leurs profondeurs.

— Apporte lui ton soutien, manifeste lui ton affection, c'est ce que tu as de mieux à faire. Papa me dit cela en me posant la main douce sur l'épaule, elle me fait du bien, me réchauffe le cœur. Mes parents sont formidables, ils savent toujours mettre les bons mots où il faut et ont le don de mettre du sens sur l'insensé, de me dédramatiser les horreurs qui peuplent ce monde : la Violence, la Faim, les Pandémies...et tous ces pauvres requins qui se font trancher les ailerons à vif et que je regarde avec pitié au journal de 20h par dessous mes doigts écartés. Ce sont des magiciens qui me soufflent des mots tendres comme ils souffleraient dans les akènes d'un pissenlit à pleins poumons, doucement, lentement en se souciant de ne pas écorcher ma candeur, mon innocence de vraie petite fille. Je sais que je ne les remercierais jamais assez de me respecter autant.

Ce soir, je tourne et retourne dans mon lit, j'entends les déambulations de papa dans leur chambre située au dessus de la mienne ; je me demande ce qui peut bien l'empêcher de dormir et moi, m'obstiner à vouloir expliquer ce qui est peut être inexplicable. Je ne supporte pas qu'il m'échappe, je veux connaître toutes les réponses à ses moindres mots et gestes Je ne dormirai pas, je penserai à Virginie aussi ; elle ne cesse d'occuper mes pensées et là non plus, je n'arrive pas à expliquer pourquoi, pourquoi à ce point, pourquoi tous les jours et toutes les nuits ? pourquoi de plus en plus ? Il y a des jours où son calvaire me fait culpabiliser d'être heureuse et de ne pas devoir chercher une famille ailleurs comme *elle* le fait, dans la rue ou pire encore, là où elle peut se cacher, cacher son corps et ses yeux explosés de sang. Elle est la sœur que je n'ai jamais eue et que j'aurais tellement aimé avoir même si mon cocon familial me convient tel qu'il est au point de ne voir aucune urgence à avoir un petit ami et tout ce qui va avec. Je dois l'avouer, j'ai aussi une certaine appréhension de tout ce qui tourne autour du sexe. Je m'en suis rendue compte la semaine dernière lors de l'intervention " Éducation à la sexualité" au collège. Virginie savait tout, comment on faisait le sexe, moi, je ne savais rien à part qu'il vaut mieux s'aimer surtout la première fois car on y laisse du sang et des souvenirs indélébiles et toutes les autres fois n'auront jamais la même intensité, les mêmes saveurs ou , faut pas l'espérer, le même goût du dégoût. J'attendrai d'avoir dix mille papillons dans mon pubis, j'attendrai mon troubadour dans mon jardin secret ; cela finira bien par me tomber dessus comme un cheveu dans la soupe, comme un éléphant dans un magasin de porcelaine immaculée comme maman dans papa.

Dans mon lit, je ne pense à rien et comme je n'aime pas ça et que je n'aime pas ne pas connaître le sens exact d'un mot, je prends mon dictionnaire et je cherche celui que papa a prononcé hier ; je n'ai pas voulu l'interrompre pour lui demander de me l'expliquer car il avait l'air tellement dans son truc, absorbé, présent et absent à la fois. Je remonte les pages comme je remonterais le monde, mon doigt se pose sur le Mot et je le regarde telle une mère attendrie par la beauté de son nouveau- né ; je fredonne la mélodie de sa définition comme une écriture sainte avec tout le respect que je peux, cela m'enchanté.

Prédateur : nom et adjectif (animaux) Qui se nourrit de proies.

Juste en dessous, il y en a une autre :

Prédateur, prédatrice : personne, groupe qui établissent leur puissance en profitant...

Je ne vais pas plus loin car je n'aime pas chantonner les mots laids, j'aime ceux qui font du bien, qui racontent de belles choses. Comme bien d'autres, je le rangerai dans mon dictionnaire des mots durs, de ceux qui calquent une hideuse réalité. En tout cas, ce n'est pas si compliqué : en d'autres mots, pour faire simple, ce n'est ni plus ni moins qu'un oiseau qui mange un ver de terre, un crapaud une limace et un vautour une charogne. Par contre, je me demande bien ce qu'un être humain peut trouver comme proie ; j'ai beau m'obstiner à chercher, je ne trouve pas de réponse. Ah si ! Que je suis bête ! les cannibales en Amérique du Nord mais il y a bien longtemps ! Impossible qu'il en existe encore aujourd'hui.

Vendredi 10 mars

Sur mon agenda, j'ai surligné la date avec un fluo et à côté, j'ai dessiné une œil qui pleure à chaudes larmes, j'en ai même oublié toute la liste de devoirs en dessous. Le cœur serré, je me faufile dans l'entrebâillement de la porte de son bureau, je sais que ce soir, c'est notre dernier « juste avant le repas » avant qu'il ne s'envole pour Ottawa. Je sais aussi que dans quelques mois, on risque de moins se reconnaître ou peut être plus du tout car le temps, ce n'est pas du fond de teint, ça laisse des traces en deux temps trois mouvements. La nuit dernière, durant le peu de sommeil qui m'a emporté, j'ai eu la vision macabre du corps de papa, déchiqueté, et de tous ses lambeaux qui retombaient dans les abysses de l'océan Atlantique parmi des débris métalliques et une boîte noire qu'on passerait des années à chercher en vain.

Je me suis retrouvée assise au milieu du lit avec de vraies larmes sur les joues et de vraies gouttes de sueur sur le front. J'étais déboussolée, je criai à l'Injustice en demandant que Erasmus soit lynché sur la cour principale de l'université.

— Alors ma petite Margaux, quoi de neuf ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je le regarde droit dans les yeux et lui dis que je ne veux plus qu'il parte, qu'il va me manquer, nous manquer et que du coup, j'en ai mal dormi.

— Ne t'en fais pas, avec les nouvelles technologies, les gens ne sont plus si éloignés que cela, on fera des skypes, je t'envverrai des SMS, des photos et puis, tu sais, je n'ai pas le choix.

— Tiens, regarde ce que ta mère m'a offert ! Il me montre le guide vert, ravi, et m'invite à le feuilleter avec lui question d'adoucir l'ambiance, de noyer mon chagrin. Les yeux rivés sur la carte, j'en frémis d'excitation, j'ai toujours aimé me gaver de géographie, de m'étourdir de fausses escapades, entre deux pages, aux quatre coins du monde, de m'évader partout de nulle part.

Délicatement, avec son sens de la mesure et de la justesse, papa dessine les contours de la baie d'Hudson et de l'île de Baffin puis son index s'arrête sur Iqaluit⁶ ; je ne suis pas étonnée, il a toujours été attiré par les contrées lointaines où les autres n'ont pas l'habitude d'aller comme s'il cherchait les clés d'un

trésor de réponses à des questions qui le hantent depuis longtemps. Il me demande de lui montrer les plus longs fleuves du Canada, d'en choisir un et d'en redessiner le cours. Je choisis de remonter le Mackenzie, je me laisse gentiment emporter par ses eaux troubles et surprendre par la violence de son débit ; je suis presque noyée, ballottée en tous sens, je finis désespérément par m'accrocher à la barre du gouvernail mais elle m'échappe d'un seul coup, je fais un petit bruit d'animal.

— Ça va Margaux ? Je lui demande pardon de m'être égarée ainsi, dans un entre deux que des mots ne sauraient décrire, à l'endroit même où le conscient et l'inconscient se frôlent sans se comprendre et où la raison perd la boule. J'ai toujours eu une peur bleue des fleuves, l'eau n'a jamais été mon élément favori, je lui préfère la terre car on y a les pieds dessus, bref, je n'ai jamais aimé les choses qui me glissent sous les doigts. Il s'approche de moi, range une mèche de cheveux derrière mon oreille et m'y susurre : — Margaux, avant mon départ, je voudrais te donner quelque chose, cela ne regarde que nous deux, promis.

— Promis. Il est ému, il tremble de tout son corps. Il tire le tiroir gauche de son bureau, en sort un écrin en velours rouge qu'il me pose délicatement dans la main en me demandant de l'ouvrir. Je m'exécute, gênée et découvre un rubis enchâssé dans un anneau en or.

— La bague de mariée de ta grand-mère, un bijou de famille.

— Mon Dieu, qu'elle est belle ! Merci beaucoup papa. Mon cœur bat la chamade, je ne m'attendais pas à tout cela, si vite, si brutalement sans avoir eu le temps de m'y préparer ; du coup, je n'ose pas l'embrasser pour le remercier. Je viens peut être de comprendre la quatrième bougie mais aussi que je suis certainement la personne la plus chère à ses yeux, l'unique sang de son sang et qu'il ferait tout et n'importe quoi pour me le prouver.

— À table, mes amours.

— Encore cinq minutes, ma chérie, question de finir notre conquête du Canada.

— Pas de soucis, ça finit de mijoter, prenez votre dernier temps. Elle nous répond souvent cela, le temps de saupoudrer une blanquette de veau de persil haché ou un gratin de gruyère râpé, le temps de me laisser savourer le temps avec papa. Je ferme la porte derrière lui comme je ferais une première vie, à

double tour, scellée par l'anneau d'une grand-mère que je n'ai jamais connue, tel un pacte sacré. Désormais, rien ne sera plus pareil car je devrai cacher ce rubis à maman, m'engouffrer dans le non- dit, le mensonge ; je devrai jouer un rôle, faire semblant de n'avoir rien reçu cette veille de départ, faire comme si de rien n'avait été et je sais que ça va être difficile. On ne doit pas faire mentir les enfants, ce n'est pas sain du tout.

Ce soir, le repas a un goût âcre d'avion qui crève le ciel et le cœur de ceux qui le regardent décoller derrière les vitres des terminaux en y mettant le temps et les larmes dont ils ont besoin, comme ils le feraient pour un deuil ; maman a sorti le grand jeu : son service cristal d'Arques, la nappe blanche, brodée, bien amidonnée et un plat salé, sucré pour adoucir l'amertume. Je n'ai pas faim, j'ai des crampes aux ventre, je suis déjà pleine de vide. Mon père n'a jamais autant déblatéré de tout et de rien à croire qu'il veut tuer les minutes ou les rendre moins pesantes ; il me jette des coup d'œil furtifs, de tendresse mêlée de pitié ; il analyse mes moindres mots et gestes comme il a toujours aimé le faire mais, ce soir, je ne sais pas pourquoi, il en rajoute tellement que ça me gêne, ça se voit à dix mille ; d'ailleurs, maman ne le regarde pas comme d'habitude, elle sent que ce n'est plus comme tous les autres repas et je sens qu'elle pressent quelque chose. On trinque à nous trois et à nos trois mois à venir ; papa compte prendre sa nouvelle mission à cœur, mais en profiter aussi, se changer les idées et maman fera de son mieux pour tenir la maison, notre chat et moi avec. Hors de question que papa s'inquiète et puis, c'est quoi trois mois dans une vie ? Ça passe tellement vite. Dernière étreinte, niagaresque, on pleure ensemble comme des madeleines, on se jure qu'on est unis à jamais à moins que la Mort nous surprenne quand ça l'enchantera et qu'elle se fera un plaisir de nous séparer.

Je n'ai jamais aimé la Mort car elle est surnoise, sardonique, elle fait tout en cachette pour mieux vous surprendre et je ne supporte pas ce qui se fait dans votre dos, ce qu'on ne voit pas venir à dix lieues à la ronde

MON SILENCE

Mon père s'est envolé ce matin à dix heures cinquante ; j'y ai pensé à la seconde près et ma copie de maths en a pris pour son grade : l'encre de mon bic bleu a dessiné une aquarelle sur la seule réponse que j'ai su rédiger. Je n'ai fait que regarder par la fenêtre avec des yeux de derrière une vitre de voiture en pleine autoroute. Quand j'ai revu ma mère le soir, elle m'a dit qu'il m'embrassait tendrement et que, la boule à la gorge et la larme à l'œil, il avait bouclé sa valise, s'était jeté dans ses bras et l'avait couverte de baisers comme jamais, comme sur cette sacrée corniche de la côte atlantique quand ils s'étaient possédés pour l'éternité.

— Tu sais, ma chérie, les hommes font les lions mais ils ont des cœurs d'agneaux ! au fait, j'ai pris la photo sur ta table de chevet, papa me l'a demandée et je me suis dit que tu ne la lui refuserais pas. Ma photo, *la* photo de nous trois, le souvenir remonte et me noue la gorge :

Nous sommes agenouillés sur le sable, tous les trois et moi, toute seule, entre les deux ; d'une tendresse sans nom, je les tiens par l'épaule et à l'unisson, on sourit à pleines dents à l'appareil photo de tonton Claude , mon tonton rien qu'à moi. Papa a peur que je m'envole avec le vent du nord, du coup, il s'agrippe à ma taille.

Maman est belle comme jamais sous son chapeau de paille qu'elle dompte façon star hollywoodienne ; papa le voit, il est fier comme un paon. Je porte un maillot deux pièces avec des marguerites partout, j'ai toujours aimé ces fleurs car on doit les effeuiller du bout des doigts, délicatement, respectueusement, pour en découvrir le cœur fragile en répétant lentement : « tu m'aimes, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout. » Juste après, je m'en voulais toujours de les avoir plumées jusqu'au pistil simplement pour savoir si un éventuel petit ami déboulerait à cheval blanc sur la plage mais c'était toujours plus fort que moi, je ne pouvais pas m'empêcher de le faire pour assouvir ma curiosité. Tonton appuie, ça fait un bruit de famille idéale, de bonheur éternel et de photo qui traversera des générations entières accompagnée d'immortels « Mon dieu, comme ils étaient beaux ! Regarde, elle a les mêmes yeux que son père. » Ce jour là, papa m'avait aidé à choisir mon maillot en m'autorisant la fantaisie sous la colère contenue de maman qui ne voulait qu'une -pièce sans tralala, qu'une petite fille qui grandisse lentement sans trop brûler les étapes ; elle avait le temps d'avoir un petit bout de femme, elle voulait me garder le plus longtemps possible , et les papas ne pouvaient pas comprendre ce genre de choses car c'était une histoire de lien viscéral. Ce fut leur première et dernière dispute sous mes yeux et ceux de la vendeuse, je me souviens encore de la date : le 20 juillet 2007 à Royan, j'avais sept ans et je n'en avais pas dormi de la nuit ; heureusement les étoiles m'avaient tenu compagnie ; je m'étais amusée à les compter en me demandant laquelle j'attraperai si j'avais un bras géant et dans laquelle je me noierais s'ils divorçaient.

— Un dessert Margaux.

— Non merci maman, je vais finir de réviser mon histoire car demain j'ai une méga évaluation coefficient trois. C'est la première fois que je lui refuse un de ses desserts mais je sais que ce soir, sa mousse au chocolat ne va pas passer, j'ai

des haut-le-cœur. Baiser du soir, sans la moindre émotion ; je n'y mets plus de chaleur , j'y mets de la glace de l'iceberg de Terre -Neuve. J'ai changé, je ne suis que creux et vague à l'âme, le pire, c'est que je ne sais pas pourquoi. Ce soir, quand elle toquera à la porte de ma chambre, je ferai semblant de dormir ; je n'accepterai pas le bisou de la nuit, le bisou de mon enfance et notre cordon ombilical qu'on s'était jurées de ne jamais couper commencera par se fissurer.

— C'est quoi ce délire ? Cinq sur vingt.

— Un accident, t'as bien entendu ce qu'a dit Madame Pinson ? on a droit à l'erreur ; je ferai mieux la prochaine fois, t'inquiète Virginie, j'ai la tête sur les épaules, je sais ce que je fais.

— Un truc qui va pas ? Les rôles s'inversent, elle est désormais ma béquille et le sparadrap qui panse mon corps caverneux.

— Je ne sais pas expliquer, depuis le départ de mon père, je me sens atrocement vide, je m'ennuie avec ma mère, tout compte fait, elle n'est pas si rigolote que ça ; , au moins, il mettait de l'ambiance, de la culture générale dans la maison, bref, de la vie ; désolée , je ne devrais pas te raconter cela, c'est maladroit de ma part.

— T'inquiète, mon père n'est jamais né pour moi, il n'est Rien ; et puis, en skypant, c'est comme s'il était là , à côté de toi, en chair et en os, il n'y a pas mort d'homme.

Elle avait bel et bien raison , il y avait beaucoup plus grave dans la vie et il y aura toujours plus grave sauf la Mort quand elle touche le corps ou l'âme en espérant qu'elle ne touche pas les deux à la fois. Face à moi, une silhouette déploie de grands bras agités, derrière, sur un grand tableau noir, je devine des additions, des soustractions et des Pis à n'en plus finir ; mon prof de maths, ma référence n'est plus qu'un pantin désarticulé qui se donne en spectacle devant un public de trente ; je ne crois plus en lui, je ne crois plus en personne sauf en mon père qui est parti à l'autre bout du globe, mon père, mon repère. La sonnerie me frappe l'enclume, je n'ai rien écrit de la leçon et lorsque le prof a dicté les devoirs, je n'ai pas pu les prendre car mon agenda n'est même pas dans mon sac ; c'est tout juste si j'ai un stylo et en plus, j'ai mastiqué son capuchon jusqu'à la moelle, le temps de faire passer mes nerfs. Virginie ne dit rien mais je sens son regard peser sur mon épaule et plein de points d'interrogations danser sur sa tête. Perplexe, elle est en train de comprendre que je ne suis plus pareille, que je suis en train de muer en un sacré petit bout d'adolescente. Les vendredis ne sont plus comme avant, ni tous ces'' juste avant le repas'', quand la douce voix de maman nous extirpait de nos moments exclusifs ensemble.

D'ailleurs, le bureau de mon père est clos et lorsque je passe devant, j'ai envie

de pleurer, de m'agenouiller comme je m'agenouillerais devant un temple avec une offrande à la main que je tendrais désespérément. Désormais, je ne peux plus m'y faufiler en secret car maman l'a fermé à clef, elle veut respecter cette part d'intimité de son mari à laquelle elle n'a jamais eu droit d'accès. L'autre soir, quand j'ai fait des pieds et des mains pour y revenir chercher un cahier, elle m'a lancé un non catégorique, j'ai eu beau lui dire que c'était important, elle n'a rien voulu savoir ; même mes cris , mes larmes et mon coup de pied dans le tapis d'entrée l'ont laissée de marbre. J'attendrai le retour de mon père, qu'il m'y invite à nouveau et qu'à pas feutrés, je m' y laisse entraîner droguée de son sourire de sa voix et de ses mots.

Maman n'est plus qu'une silhouette que je regarde en chien de faïence par-dessus un couscous ou un plat de lasagnes, nos échanges sont si brefs et superficiels qu'elle n'aborde même pas le sujet de la dégringolade de mes résultats scolaires ; elle fait comme si de rien n'était, comme si il ne se passait rien ; en fait, c'est vrai, il ne se passe vraiment rien , du moins rien de fou, pas de quoi casser trois pattes à un canard. Elle ne veut pas enfoncer le couteau dans la plaie, elle s'obstine à être tendre et bienveillante.

— Allez ma Margaux, le temps va vite passer et demain t'as un skype avec lui à 20h30 ! Je lui souris d'un sourire mort, je suis perdue, un navire sans gouvernail sur le Mackenzie. La vie se fait de plus en plus petite autour de nous, elle se dégonfle comme un ballon de baudruche là non plus, je n'aurais jamais pensé pas qu'elle aurait été capable de me faire un truc pareil.

C'est samedi soir, je ne touche même pas au rougail saucisse ; j'ai les yeux rivos sur la pendule qui dit « Patience, c'est pour bientôt. »

— Il y a combien de décalage horaire.

— Sept heures environ, ton père a dû finir ses cours, il ne va pas tarder. J'attends en caressant le clavier et mon chat ; j'ai un poids sur le sternum ; mon père me saute à l'écran sans que j'ai le temps de réagir ; je tressaillis, on dirait un acteur Hollywood ; il est beau comme un dieu à me faire rougir comme une pivoine.

— Evening darling, how are you ?⁷

— Fine Daddy and you.

— Great, Canada is a fantastic country... On rigole de voir que notre anglais ne nous permet plus d'alimenter notre conversation et qu'il nous plante comme deux imbéciles. Il me raconte son campus, ses élèves, ses escapades du week-end et ce grand air iodé qui lui redonne du souffle car rien de tel que l'air marin pour vous ravigoter. Je le laisse me ballotter par toutes ces balivernes comme une girouette aux quatre vents.

— T'as rien remarqué ? Il me montre ses gros biceps gonflés de protéines tellement en gros plat que j'ai l'impression qu'ils vont passer à travers l'écran.

— Et oui, ça paye la musculation chaque soir et en plus ça me vide le crâne.

— Bravo papa, quel courage ! fière de toi.

— Et toi, ça va ? l'école ? Virginie ? Je lui cache mon écroulement scolaire et ma première cigarette qui avait un goût dégueulasse. Je lui cache ces deux fantômes qui cohabitent sous un toit sans cheminée qui fume. Je lui cache ce « chez nous » qui est devenu « chez personne. » Je lui cache l'aiguille du pèse-personne qui ne fait que descendre vers la gauche. Je cache Virginie. Je me cache tout court.

— Vous ne pouvez pas imaginer à quel point vous me manquez.

— Toi aussi, tu nous manques.

— Bisous , à samedi prochain pour un autre Skype, même heure ! n'oublie pas de dire à maman que le nôtre est demain à 22h00 et que je l'aime.

— T'inquiète, je n'oublierai pas, bis, prends bien soin de toi. Il disparaît rapidement de l'écran tel un mirage dans ma noire réalité. Ce soir, je sais que je ferai nuit blanche, une nuit d'insécurité et de peur et cela non plus, je ne peux pas l'expliquer, je suis en train de ne plus pouvoir expliquer la moindre chose, moi avec.

La cour bitumée ne m'a jamais semblé aussi austère, mon collègue est devenu mon établissement de mort scolaire ; ma mère me suit, ombre de mon ombre, ombre de mes pas. Je n'ai pas conscience du calvaire que je lui fais subir, de toutes les larmes que je lui fais couler ; c'est plus fort que moi : je suis en train de la tuer à petits feux et cela me laisse de marbre, aucune pitié, criminelle comme c'est pas permis ; je n'aurais jamais imaginé devenir cette chose impitoyable.

— Bonsoir, asseyez- vous madame, Margaux, prends la chaise à côté de celle de maman s'il te plaît.

— Bonsoir Madame. Ma professeure principale nous a convoquées car comme elle le dit, les choses ne tournent pas rond, la Margaux des deux premiers trimestres est en train de nous faire un sacré plongeon et de mettre sa scolarité en péril. Non seulement mes résultats chutent mais en plus je suis mélancolique, irritable, limite insolente ; l'autre jour, dans un cours, je commençais à m'endormir et quand le professeur m'a tapoté l'épaule pour me faire réagir, j'ai hurlé et lui ai demandé de quoi il se mêlait, que je faisais ce que je voulais de ma vie et qu'il n'avait rien à me dire, école ou pas. J'ai cogné la table de mon petit poing serré et personne n'a compris quoi que ce soit, moi qui n'avait jamais eu une once de barbarie en moi. Ma mère écoute, éberluée, elle n'aurait jamais imaginé un tableau pareil ; je suis son Guernica, son champ de bataille sur lequel elle s'épuise.

— Je vais finir par rendre les armes Madame, je suis à bout. C'est la première fois que je l'entends crier défaite, et surtout faire une métaphore, pas son genre du tout, pas elle.

— Ne vous inquiétez pas, on va vous aider, on est là aussi pour ça, nous ne sommes pas que des distributeurs de savoir et de copies.

— Je me permets de vous demander si vous avez la moindre idée de ce qui pourrait expliquer ce...cette...

Elle ne trouve plus les mots. Madame Combier m'a toujours appréciée et aujourd'hui elle ne parvient pas à gober l'inconcevable, cet implacable constat qui lui crève les yeux et le cœur aussi ; je ne pensais pas que les profs pouvaient

être aussi humains.

— Ce gâchis, cette dégringolade ajoute ma mère Les mots tombent affûtés comme des couperets, à nous clouer le bec.

— Un décès, un divorce, une maladie, un petit frère qui vient de naître ? J'ai envie de la stopper brusquement et de lui dire que je ne rentre pas dans ces mots qui sonnent comme des cases et que cela va être dur de trouver la mienne et encore pire de la cocher car elle est bien trop différente, surprenante ; elle a un goût d'amère rareté. Ma mère prend les devants avec une assurance que je ne lui connaissais pas.

— L'Absence, je pense, celle de son père , il est parti au Canada pour son travail et depuis son départ, elle est différente , je n'ai plus la même fille à la maison ; ils sont très proches vous savez et puis nous n'avons qu'elle ; excusez moi, il faut appeler un chat un chat mais c'est la fille à son papa. C'est une hypothèse parmi des milliers d'autres et puis, il y a aussi la préadolescence et je ne vous apprends rien, c'est une période d'une sauvage complexité , ça passe ou ça casse, c'est tout ou rien. **L'absence**, un mot dur qui sonne double, le Vide et le Plein à la fois , un mot derrière lequel je ne sais pas trop quoi mettre, un des premiers mots dans mon dictionnaire de ceux qui m'échappent et me laissent effroyablement démunie.

— Et toi Margaux, t'en penses quoi de tout ça ? Tête baissée, je me tripote nerveusement les doigts à en faire craquer les phalanges ; j'ai ma réponse, celle que je refuse catégoriquement de donner ; de quel droit devrais-je dévoiler ma vérité, celle d'une fille à son papa et qui n'est plus rien depuis que celui-ci l'a larguée pour son Canada, sa promotion, son plaisir personnel. Je me mure dans le silence , le mien, celui que je me suis creusée et dans lequel personne n'a le droit de s'engouffrer.

Madame Combier n'insiste pas , elle fait partie de ces profs qui comprennent tout vite.

— En tous cas, Margaux, il va falloir réagir car là, tu es en train de compromettre ton passage en 5ème et c'est bien dommage ; tu as les capacités de tellement mieux faire ! Elle y met toute sa conviction et son désarroi aussi, on

dirait qu'elle parle à la fille qu'elle n'a jamais eue.

— D'accord Madame, je vais m'y remettre, je vous promets.

— Merci Madame Combier pour cet entretien, bonne soirée et n'hésitez pas à me recontacter s'il le faut.

— De rien Madame, je n'y manquerai pas, on est là pour ça.

— À demain Margaux, n'oublie pas d'apprendre ton poème romantique.

— Vous pouvez compter sur moi, à demain Madame. Mes mots sonnent le foutage de gueule, ils mentent comme c'est pas permis ; il n'y aura pas de demain , il y aura de faux maux de ventre , des draps pour me blottir contre et des heures qui n'en finissent plus à regarder le ciel par la fenêtre, à espérer que l'avion de mon père aie des semaines d'avance et qu'il ne s'écrase pas.

Nous rentrons, je marche à côté de cette étrangère qui m'a mise au monde ; elle me fout la paix, elle comprend que le moindre mot ou geste pourrait me faire péter comme un fusible, détalé comme un lièvre n'importe où avec n'importe qui sans laisser la moindre trace à monopoliser des brigades de gendarmerie des jours entiers. Il y a des silences qui font peur, auxquels on n'ose pas se frotter car ils peuvent vite devenir des dynamites et faire exploser des vies, il n'y a que les mères pour ressentir ce genre de choses, pour limiter les dégâts, pour ne pas appuyer pile là où ça fait mal.

Je n'ai pas faim, je monte directement dans ma chambre ; ma mère se fait petite à mes côtés, j'ai l'impression de l'effrayer d'une monstruosité qu'elle n'avait jamais prédit dans sa vie trop rangée, trop facile et dans ses tours de touillette trop circulaires. Je n'ouvre même pas mon cahier de poésie, je m'engouffre dans les draps avec l'écrin rouge précieusement caché sous l'oreiller comme ma première dent de lait sauf que là, personne ne va pouvoir me la voler.

Le souvenir remonte et il fait mal ; papa était entré à pas de loup dans ma chambre, je faisais semblant de dormir ; il avait glissé quelque chose sous l'oreiller et m'avait posé un baiser sur la joue, un long baiser qui n'en finissait plus, plein de pics de barbe qui me rabotaient ma peau d'enfant toute neuve. Le lendemain, maman et lui m'avaient demandé si la petite souris était passée, j'avais joué un oui d'une franchise déroutante en leur montrant ma pièce de deux euros et en leur demandant où elle avait bien pu amener ma canine et comment elle avait fait pour la porter. Ils m'avaient répondu que c'était une super souris aux mille pouvoirs et que, comme certains êtres humains, certaines souris sont capables de tout, du meilleur comme du pire. Je m'étais alors demandée pourquoi les adultes inventaient de fausses belles choses, des Pères Noël, des lapins dans les jardins et des bébés dans les choux, pourquoi ils mentaient et s'acharnaient à nous persuader que la vie était magique. Ça ne se fait pas, c'est immonde, on ne doit pas badiner avec les rêves des enfants ni les rêves tout court.

La nuit dernière, j'ai cauchemardé de mon père : on l'avait pris en otage à Iqaluit , muselé et roué de mille coups de botte à lui en faire pisser le nez ; je ne sais pas pourquoi mais en tout cas il en avait pris pour son grade ; il avait hurlé « foutez moi ma paix ! » et moi, j'avais hurlé à l'injustice à m'en faire péter les poumons, à courir de désespoir sur une plage ; je donnais des coups de pied aux

mouettes, je portais mon maillot marguerites et le chapeau de maman se faisait gifler par le ressac ; elle était morte ; je n'avais plus personne , j'étais seule, seule à en crever. J'ai tellement pleuré que mes larmes m'ont réveillée et m'ont laissé un goût d'anchois sur la langue.

Mon père s'inquiète, il me dit qu'il va bientôt revenir, qu'il va veiller sur moi ; il ajoute qu'il a trouvé mon castor en peluche, qu'il m'aime de tout son cœur et que Properce⁸ n'a jamais eu autant raison « loin des yeux, près du coeur » ; il me berce et m'endort de mots tendres pendant que je regarde les étoiles, elles sont toujours là pour moi, *elles*.

Virginie me harcèle de SMS, je finis par lui répondre que j'ai une gastro et que je vais revenir bientôt ; elle est soulagée, elle craignait le pire , elle m'inonde de smileys, de gifs avec des cœurs partout ; je lui manque comme jamais, elle ne pensait pas que l'amitié pouvait faire un truc pareil, pire que l'amour. Je pose le portable sur l'oreiller et me dis que tout compte fait, ma vie ne tient plus qu'à un pouce sur des touches, qu'à un écran qui s'éclaire par intermittence et sur lequel je me rue comme un camé sur sa drogue. Je me sens disloquée de tous côtés, décousue, comme un doudou monstrueux balancé n'importe où et qui attend une main charitable pour le rapiécer, le faire ressembler à quelque chose de potable.

Mon corps me fait voir les pierres, il est en pleine mutation et j'en veux terriblement aux hormones de la puberté de m'avoir happée si brutalement, sans préliminaire ; on devrait avoir un droit de propriété sur lui, le façonner à notre façon, à notre rythme et en disposer à notre guise. Je n'ai pas demandé à mes seins de poindre si vite, à mes poils pubiens de jaillir de mon épiderme à leur bon vouloir et encore moins à mon ventre de me faire si mal ; je n'ai pas demandé à la nature de me brutaliser si vite, si violemment et je me dis que finalement, elle n'est pas si bien faite que cela et qu'elle pourrait s'y prendre autrement avec un minimum de respect. Ses mains m'agressent, je sursaute.

Je n'entends que sa respiration et ne perçois que le balancement de son stéthoscope au dessus de mes yeux ; il me palpe le ventre, appuie de tout ce qu'il peut mais ne trouve rien, c'est vide comme une coquille ; la douleur est ailleurs , insondable, perdue dans les affres d'un ressenti qui n'a pas de médicaments et encore moins de mots. Inqualifiable, innommable, la définition même du creux sémantique, du creux existentiel. Ma mère est redevenue voix, elle le harcèle de

questions, à s'y perdre, elle n'obtient qu'une seule réponse, celle qui tombe comme un couperet car on n'envisage jamais qu'un jour, ça sera pour nous et qu'on n'a pas le choix si on veut remonter la pente : — En attendant le retour de votre mari, prenez cet anxiolytique chaque soir avant le coucher, cela vous aidera à tenir le coup, vous n'êtes pas surhumaine madame, tout le monde a le droit de craquer au moins une fois dans sa vie. Il n'y a pas de honte à être humain.

Votre fille doit se reposer ; elle traverse un mauvais passage, la puberté, la préadolescence avec ses innombrables questions, l'absence de son père ; c'est un tout, cela va passer, ne vous inquiétez pas ; pour l'instant, je ne veux pas la plomber de psychotropes, elle est trop jeune, tenez-moi au courant.

— Merci docteur, bonne journée.

— Bonne journée à vous aussi. Je l'entends fermer la porte sur sa maison fantôme et sangloter comme si elle avait honte de ne pas y arriver, de ne pas être à la hauteur de ma lente descente aux ... J'entends ses pas dans l'escalier ; ils sonnent fort et creux ; je ferme les yeux, fais semblant de dormir, je la fuis et je m'en fous.

— Comment tu te sens ma puce ? Je ne lui réponds pas, la vie n'a jamais été aussi vide autour de moi. Mon père m'anesthésie de belles photos qu'il prend au gré de son inspiration, à froid ; il aime bien surprendre le paysage et surprendre tout court ; il me met des lacs, des fleuves et des immenses forêts dans les yeux, le temps d'un court moment, le temps de me faire revivre dans l'intense plénitude d'un instantané majestueux, d'arrêter le temps et de conjurer mes souvenirs, les beaux quand nous étions un triangle à trois points bien reliés par des segments nets.

Il me fait tourner la tête dans la carte du Canada, dans ses moindres recoins ; je me plais à l'imaginer quelque part, là où personne n'ose aller, je lui invente un prénom, un sourire avec des dents d'un blanc givre ; je le pose sur un radeau, le fais monter sur un caribou, bref, je me fais des scénarios de lui, un film tout entier sans titre, sans son et je me le repasse en boucle jusqu'à pas d'heures. Je me refais un père en plusieurs versions. Mon imagination alimente ma réalité, j'y plonge tête baissée, question de vie, de survie car mes alentours m'effraient, me mettent la boule au ventre ; j'ai de fortes angoisses et en veut à ma mère de m'avoir mise au monde dans ce merdier sans nom. Mes pieds me traînent jusqu'à la cuvette où je déverse toute mon atrabile, je me vide jusqu'au dernier

filet de liquide visqueux qui pendouille de ma lèvre inférieure.

— *Tu nous manques, tu me manques, le collègue n'a jamais été aussi vide sans toi ; finalement, pas si bête que ça ce Lamartine « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.*

Virginie a fait suivre son texto d'un smiley qui rit aux éclats et juste après d'un autre qui pleure d'une larme tellement grosse qu'elle prend tout le visage.

— *Tu me manques aussi, je reviens bientôt.* Je sais que mon « bientôt » sonne vide, il sonne la fille déboussolée qui n'a plus de repères et qui fait comme elle peut.

Je me demande si sa vie tient la route, si elle remet du fond de teint et qui pris ma place à côté de la sienne ; je me demande si elle a tagué mon prénom quelque part en rouge passion, je rêve qu'elle l'ait fait comme un insurgé sur les murs sanglants de Belfast. C'est *notre* histoire, nos confidences, deux âmes brisées par un destin commun qu'on n'a pas choisi et qui nous a fait grandir trop vite : deux pères bien absents, deux mères mal présentes. Pendant ce temps, mon enfance pleure le sang comme mon ventre dont j'accouche et qui n'en finit pas de vomir des filets rouges dans mon pyjama en coton. L'écoulement de la candeur, de l'innocence, des vannes ouvertes sans me laisser le temps de réagir ; je sais qu'on appelle ça les règles et que ça signifie que je deviens femme, c'est aussi simple et brutal que ça. Je sais que c'en est fini de la petite Margaux, encore une chose à ranger dans le tiroir du passé qui grince de nostalgie en se refermant.

Je n'ai jamais eu le cran de le faire : c'est maintenant ou jamais, je le sais et le saisis, il est ma dernière chance, j'ai envie de mourir comme jamais. Je le fais tourner entre les doigts, le temps de me décider ; je souffle un bon coup et vise, vise les lignes sur lesquelles je vais me donner, m'abandonner bref, m'écrire.

Cher journal

Date ?

Tu es ma fiction, ma réalité, mon ultime recours ; je suis devenue une ombre d'où mon père cherche à extraire la moindre rai de lumière ; il me projette d'innombrables images en plein visage, multiples projecteurs qui m'affolent comme un insecte qui cherche une sortie à s'en casser les pattes. Canada ...beau dans les moindres contrées, je me demande si une telle beauté est possible ; je crois que mon père me berce d'illusions, il me trafique en même temps qu'il trafique ses photos, il y met des filtres, tous les logiciels qu'il peut ... il m'anesthésie le cerveau de fausse Beauté, il veut me maintenir debout.

Non, pas possible, mon père ne me ferait pas ça, il a toujours été droit dans ses bottes.

À demain sûrement.

Je le repose, mon Bic noir, mon crucifix , celui qui est peut être en train de sauver ma peau ; je le glisse dans le carnet que j'ai caché sous l'oreiller à côté de l'écrin rouge. Je sais qu'il s'offrira à moi dès que je le souhaiterais sans me demander de lui rendre des comptes. Un stylo vous accepte comme vous êtes et ne vous trahit jamais.

Cher journal

Date : +1

Tu es seul à savoir cela : elle me manque considérablement : sa voix, ses yeux de haine mais qui savent me regarder gentiment quand il faut, rien que moi, sa seule, son Unique.

J'aimerais tant lui raconter que je suis en train d'accoucher de mon enfance et que ça fait terriblement mal, lui dire que je ne sais plus comment dissimuler les serviettes hygiéniques que je pique à ma mère et que je ne m'attendais pas à tous ces amas vascularisés...c'est pas beau à voir comme tout sang en général ; ça doit se préparer avec une mère ou une tata ce genre de choses, ça ne doit vous prendre au dépourvu, se faire à la légère. Chaque fois, je pense aux Poilus et à tous ces litres qu'ils ont dû voir couler, en plus mélangés à la boue et aux lambeaux de chair, ça devait être horrible !

Je me dis que toutes ces gerbes, ces discours, ces musées ne peuvent pas racheter la Douleur car malheureusement elle n'est pas monnayable, comme tant d'autres choses d'ailleurs ! Bon Dieu, qu'est-ce que la vie est impitoyable ! Qui aurait cru ?

Merci d'écouter mes sornettes.

Bis

Ma mère ne fait plus partie de mon champ de vie, elle n'est plus que pas, pleurs et plats ; elle se voile la face quand elle reprend mon plateau repas en soupirant de joie car j'ai mordu dans un millimètre carré de son hachis parmentier comme une souris dans de l'emmental ; juste le temps que mon ventre me reclaque dessus comme un piège ; je ne peux plus la regarder, je lui en veux terriblement de m'avoir donné vie et en plus d'en avoir pleuré de bonheur à l'hôpital quand papa l'a prise en photo et qu'elle ne voulait plus me lâcher pour me poser dans le petit lit aquarium à quelques centimètres d'elle. On devrait toujours demander à un fœtus ce qu'il en pense ; après tout, sa vie n'engage que lui car quand on la lui fourgue, il doit faire avec sans rechigner. Je me dis que les scientifiques vont bien finir par trouver une solution et qu'ils devraient plus se pencher sur les choses existentielles

Cher journal

Date : +5

On ne se supporte plus et pourtant on doit vivre ensemble ; elle est ma Bête, hideuse comme c'est pas permis ; j'ai beau me boucher les yeux, elle revient de plus belle, de plus fort, me titille jusqu'à m'en étourdir le cerveau, foutue Mémoire ! foutues images d'avant, de ma belle enfance, de ma vitalité aérienne quand je n'avais pas encore conscience de mon corps, que je ne me rendais pas compte à quel point il me collait à la peau et que je faisais partie intégrante de lui. Mon père demande de plus en plus de mes nouvelles, il s'inquiète pour moi ; il me dit qu'il va bientôt rentrer, qu'on ira à la plage et que je pourrais acheter le maillot deux pièces que je veux. Pour détendre l'atmosphère, il ajoute que j'aurais même droit à une touche sexy. Il me dit de prendre soin de moi, son absence n'est qu'une question de jours, il a déjà son billet retour ; il me le poste sur mon portable comme on pose une assiette sur votre table au restaurant pour vous faire patienter, vous ménager car on sait que ça sera long. Mais je ne sais plus ce que le Temps signifie, je ne le compte plus, je ne compte que mes souffrances, mes douleurs abdominales et ce silence pareil à celui de l'église où on avait l'habitude d'aller tous les trois. D'ailleurs, ma mère n'y va plus, elle ne doit croire en plus personne, en plus rien ou alors, elle s'y rendait pour mon père , par amour car elle sentait qu'il en avait besoin.

À bientôt

PS : J'ai trouvé un cahier neuf grands carreaux sur ma table de chevet, c'est clair : ma mère ne cédera pas à mes supplications, mes yeux de chien battu ; le bureau de mon père restera bel et bien clos jusqu'à son retour ; je m'en veux terriblement, pourquoi me suis-je autant évadée dans le Mackenzie à en oublier mon cahier sur le sous- main en cuir noir ? Tant pis pour moi, j'aurai tous les cours de maths à rattraper !

Je suis vraiment une tête de linotte !

Je me vomis jusqu'aux os, je ne me regarde plus, c'est trop dur de voir sa sale vie en pleine figure surtout quand on vient d'avoir douze ans ; hier mon père s'est enregistré pour me les souhaiter ; il a même acheté un ballon cœur gonflé à l'hélium et l'a fait surgir de derrière son dos en me chantant « happy birthday my love », c'est comme ça que je me suis rappelée mes douze années de vie.

Ma mère m'a laissé un gâteau au chocolat sur la table de chevet, mon préféré celui à la croûte dure et au cœur tendre mais je n'y ai même pas goûté, pas faim, pas la force. Les deux bougies plantées dedans m'ont fait l'effet de cierges, longs et effilés comme mes jambes de cire cachées sous mon drap blanc. C'est la première fois que j'ai trouvé mon anniversaire grotesque, la première fois que j'ai laissé les flammes s'éteindre et la cire dégouliner en un hideux conglomérat rose bonbon.

— *Putain, elle est bien longue ta gastro.*

— *Non, je te jure, je fais que vomir et j'ai de ces maux de ventre ! La pire que j'ai jamais eue.*

— *Qu'est-ce qu'il dit le toubib.*

— *Boire beaucoup, manger léger et repos.*

— *Soigne toi bien, gros bisous.*

— *Bis, merci.*

Mon cher,

Date : +6

J'ai demandé à ma douleur d'être sage et elle m'a gentiment écoutée ; peut-être ne s'agit-il que d'un répit pour me faire souffrir encore plus ? je ne sais pas et on ne peut jamais savoir ce genre de choses. Mon sang ne coule plus et mon ventre s'est apaisé, il me laisse me remettre d'être devenue si rapidement femme.

J'ai l'impression que je reviens à la vie petit à petit, peut-être tout simplement parce qu'un repère temporel vient d'y planter sa balise et me demande de dessiner mon sentier en fonction : le retour de mon père vendredi prochain tard dans la soirée. Je soupire car entre nous deux, ça a toujours été une histoire de vendredis, il y a des jours comme ça qui veulent dire plus de choses que d'autres.

Ceci dit, j'ai terriblement grandi depuis qu'il est parti, même mes mots ont pris en maturité et en assurance ; ils sont plus acerbes et font plus mal. D'ailleurs, je dois te confier ceci : depuis que je parle, je cherche beaucoup de mots durs dans le dictionnaire car jusqu'alors, je ne connaissais que ceux qui racontaient la beauté de ma vie. Je me demande s'il va me reconnaître ; avant le Canada, j'étais une autre, je crois que j'entame une deuxième vie, que je viens de franchir un obstacle et pas des moindres.

À demain peut-être.

PS : je compte remettre les pieds au collège bientôt, Virginie n'en peut plus de m'attendre et moi non plus. On se manque terriblement et pour ça non plus, le portable ne peut rien faire, ça me fait bien rire ce numérique ! Du bluff !

La vie sonne à la porte, ce n'est pas arrivé depuis mon éternité ; je sais que comme beaucoup d'âmes en peine, ma mère a choisi de stopper toute entrée ou venue superflue ; elle ne veut sûrement pas étaler son malheur au monde entier ; il y en a assez comme cela ; elle a battu en retraite, fait de sa cuisine son monastère sans cène. Comme presque tout un chacun qui se voit en perdition , elle s'est dépêchée à mettre une religion à sa vie : le Silence spirituel, celui qu'on ne cherche pas à briser mais à s'approprier et qu'on ne veut plus lâcher car il est l'acceptation même que les choses sont ainsi et que demain sera meilleur. La voix a une odeur de churros chocolate , de calamars frits et d'huile d'olive vierge. Elle m'envole en Andalousie, dans un été en famille ; là aussi, je me souviens bien :

Papa m'avait pris la main de peur que je me perde dans les palais de l'Alhambra⁹ et à la fin de la visite, maman nous avait photographiés à côté de la Fontaine des Lions. Puis, on s'était émerveillés sur la qasida¹⁰ écrite sur le pourtour de la vasque et je m'étais dit que comme l'écriture était belle, ça devait raconter de belles choses. Il faisait tellement chaud que papa m'achetait tous les granités du monde, il ne voulait pas que je me déshydrate et puis comme à son habitude, il voulait me faire plaisir ; chaque fois, j'en prenais un au goût différent et j'aimais ça : me perdre dans toutes ces saveurs et couleurs ,voyager du fruit des Bois, en passant par le Cola, la cerise , la framboise pour enfin me perdre dans le Tropical blue, mon préféré car j'avais l'impression de boire les yeux de maman , d'en aspirer leur tendresse avec la paille biodégradable. Papa était déjà ce qu'il serait toujours : bienveillant, attentionné, n'importe où, n'importe comment à se plier en quatre aux quatre coins du monde pour moi, sa princesse, sa danseuse flamenco, si délicate, si fragile.

Je reconstitue le puzzle de leur conversation grâce aux morceaux qui me viennent à l'étage, surprenants, agressifs car cela fait des lustres que je n'ai pas entendu de mots. Murielle viendra faire le ménage au rez de chaussée chaque jeudi matin, le plus gros et juste avant l'arrivée de mon père, elle fera son bureau de de fond en comble, hors de question qu'il y ait la moindre saleté car il est

maniaque et ne supporte pas les choses de travers. Murielle rigole, elle a l'habitude des gens maniaques, ils font de plus en plus partie de son quotidien. Depuis qu'il est parti, c'est la seule pièce de la maison qui soit restée fermée, volets et rideaux avec ; ma mère s'excuse d'avance, Murielle la trouvera comme il l'a laissée, à nu, dans son jus , non aérée et avec sûrement des couches de poussière de ci de là. Murielle lui répond qu'elle a l'habitude, qu'elle en voit des vertes et des pas mûres et que ma mère n'en croirait pas ses yeux ; les gens n'ont aucun respect, aucun amour propre et souvent c'est pas ceux qu'on s' imagine. Elles se disent à bientôt, le contrat s'est conclu en deux temps trois mouvements, question de feeling.

La voiture démarre, j'entends le gravier gémir, ma mère ferme la porte d'entrée et le silence refait un bruit de malade.

Salut

Date : jour +6

Le silence autour de moi est en train de briser le mien, celui que je me suis forgée pour résister en me faisant petite. Je suis en manque de Virginie comme jamais et voudrais le lui dire ; il faut battre les sentiments tant qu'ils sont chauds ; après c'est trop tard, le temps est impitoyable : il n'attend pas et passe vite à autre chose. Je sais pas si c'est ça qu'on appelle l'amour ; en tout cas, ça fait du bien et ça donne de l'espoir ; je me demande si c'est aussi fouillis dans la tête des autres ; dans la mienne, ça bourdonne de partout comme un essaim d'abeilles qu'on vient de détruire à coups de bâton. Je pense créer un dictionnaire de ces mots difficiles à définir, de ces mots qui se défilent à la réalité car ils n'ont pas assez de poids pour en saisir l'intensité.

J'espère que je ne te saoule pas trop avec mes histoires.

Bis

Hier, mon père m'a dit que c'était pour bientôt, qu'on tenait le bon bout et que ça faisait toujours cette impression : les dernières heures paraissent des siècles ; il m'a montré la carte et les moindres recoins qu'il avait explorés ; il m'a dit qu'il nous aimait comme jamais et que ses rêves étaient pleins de nous. Il m'a tellement raconté de belles choses que je me suis endormie dessus en me disant que finalement la vie valait le coup et que tout compte fait, ma mère avait bien fait de me faire. Le soir, j'ai encore cauchemardé : la photo de Tonton Claude prenait feu, j'essayai de la réanimer de mille postillons mais en vain ; de colère, j'avais balancé ses cendres dans l'océan et l'appareil photo avec. Tonton Claude me courait après en hurlant, il ne pensait pas que sa nièce adorée aurait été capable de faire une chose pareille. À bout de souffle, il s'est agenouillé dans le sable, les mains sur le visage et il criait « Margaux reviens ! Pourquoi as-tu fait ça ? » Je ne m'étais retournée sur rien. Je fuyais, fuyais à perdre haleine.

Mon cher

Date : +7

Ce matin, quand j'ai vu que je n'avais que la peau et les seins, j'ai décidé d'arrêter mes conneries ; je crois que je suis trop jeune pour me faire mourir. Je veux remettre les pieds dans l'espace que mon père va bientôt remplir et les mains sur l'épaule de Virginie. Ceci dit, je continuerai à t'écrire mon silence quand je serai au fond du gouffre, là où personne ne pourra venir me chercher.

Merci pour tout

À bientôt

Je descends l'escalier et me prends la vie en pleine figure au rythme de chaque marche, déboussolée à en étourdir mon corps de moineau qui ne tient qu'à un poil de mon affolante puberté, de ma transition et ma métamorphose.

Tel un chien de berger, Bouba me rabat vers la cuisine comme une brebis égarée vers son enclos et sa mère. Je la vois, de profil, tête baissée, perdue dans l'évier ; elle en a pris un sacré coup et son demi-visage est l'effroyable réceptacle d'une longue usure contenue, domptée par la force des choses, par ce je-ne-sais-quoi qui fait tenir toutes les mères par un fil contre vents et marées. Elle est absorbée par sa tâche et l'économe en prend pour son grade, on dirait qu'elle fait la peau de quelqu'un à chaque épluchure. Je la découvre nerveuse ; je sais que je ne l'ai jamais connue à sa juste lumière car mon père lui a toujours fait ombre ; elle s'est toujours docilement éclipsée derrière, s'est échappée à moi dans ses plats, ses lessives et ses dressings bien rangés. Après quelques semaines en coulisse, je me retrouve sur scène face à une actrice déchue : ma mère, sans masque, sans costume, sans poudre sur le visage, femme plus que jamais. Elle tourne la tête vers la droite, elle se crispe ; on se regarde sans se reconnaître, à perte de vue, à perte de mots ; je saisis les premiers qui me viennent à l'esprit et m'y agrippe fortement pour ne pas me m'évanouir dans cet espace qui m'est étranger : ils sonnent creux, ils sont durs comme fer et martèlent nos tempes.

— Bonjour, j'ai décidé de redescendre. J'ai honte, combien de fois est-elle montée pour m'arracher un semblant d'existence mais en vain ? je ne lui ai jamais laissé le temps de finir ses phrases, je les ai constamment et lâchement interrompues par « s'il te plaît, laisse-moi », « j'ai besoin de dormir », « on en parlera demain » mais les lendemains étaient pires si bien qu'elle a fini par se terrer dans son silence et à se parler comme une vieille dame qui perd la tête dans sa bicoque. - Je suis tellement heureuse de te revoir au rez de chaussé et que tu remettes un pied devant l'autre. Je comprends à quoi elle fait allusion, à une éventuelle hospitalisation dont le docteur lui a parlé, question de me remplumer, de me faire regagner des forces car la situation devenait critique. Elle n'y met aucune larme, elle en a sûrement tari la source et puis il arrive un moment où pleurer ne veut plus rien dire ; quand on a intériorisé la souffrance, pas besoin de la mettre au grand jour, de se montrer en spectacle et en victime aussi. Elle a dû se faire une raison de tout et c'est ce qui l'explique face à moi, sereine et d'une sagesse époustouflante, je crois qu'elle s'est enfin trouvée pendant que je me suis cherchée, chacune à son étage, chacune à sa façon,

chacune seule.

— Je te demande... Elle m'interrompt, elle ne l'a jamais fait si abruptement, avec autant d'assurance ; d'habitude, c'est mon père qui se charge de ce genre de choses.

— Tu n'as rien à me demander car je n'ai pas de réponses, je ne peux que comprendre mais rien expliquer ; parfois, c'est ainsi, il y a des pourquoi avortés, qui se détachent tout seuls, nous laissent en plan et on fait avec. Ses mots me surprennent ; elle a pris le temps de poser le monde et de l'observer sereinement avec un détachement que je n'aurais jamais soupçonné. Comme moi, elle est Renée d'ailleurs.

— J'ai l'intention de reprendre le collège, j'ai assez pris de retard et ça va être galère pour tout rattraper.

— Avant tout , il faut que tu te refasses une santé , le retour de ton père va te redonner de l'élan et tu verras , tout finira par s'arranger. Je n'ose pas lui avouer qu'inconsciemment, je me suis levée pour lui, poussée par un mélange de sentiment confus et de sens du devoir que je n'arrive pas bien à expliquer. Son départ m'a rogné les ailes et comme un goéland mazouté , j'ai du mal à les redéployer ; je sais que mon envol prendra du temps et que je claudiquerai longtemps sur la marée noire de ma vie. En tout cas, on y a toutes les deux laissées des plumes et notre trio ne sera plus jamais comme avant, avant ce sacré vendredi 10 Mars ; on peut y faire une croix dessus comme celle que j'ai faite en rouge sur le calendrier, c'est irréversible.

— Au fait, il revient à quelle heure exactement.

— À 22h, du coup, on ira le chercher toutes les deux.

— Super, il me tarde trop !

Elle me sourit et son beau sourire met un peu de beurre fondu dans mon cœur durci. Je suis en train de mentir ma vie, de jouer le rôle de celle que je suis devenue : la danseuse flamenco qui raffolait de granitos et qui a fini par tester celui au goût amer, : le granito mélancolie d'un brun bien marronnasse de fin de règles. On m'accueille comme la collégienne que j'étais et que je ne serai plus, la Margaux studieuse qui rattrapera ses cours vite sans rechigner et retrouvera

vite sa mention « félicitations » au pied de son bulletin. Personne ne sait que la vie s'est rie de moi et qu'elle a atrophié mes facultés intellectuelles. Je n'arrive plus à me concentrer, mes yeux quittent sans cesse les pages pour se perdre très loin à travers les fenêtres au double vitrage. Tout n'est que flopée de bruits aussi agressifs les uns que les autres jusqu'aux crissements des craies sur les tableaux noirs et les « chuts » exaspérés de mon professeur d'histoire. Je ne suis qu'un tournis que seule la voix douce de Virginie parvient à figer dans l'espace, à ramener sur terre.

— Alors, tu te sens comment ? Pas trop dur.

— Je ne me sens pas, j'ai l'impression de voler comme Pesquet dans sa cabine ; ça ira mieux demain, normal, il faut que je me refasse à tout.

— - Ton père revient demain, ça va te booster, depuis le temps, tu tiens le bon bout ! Elle me pose la main sur la nuque, elle veut juste essayer mais se fige en se disant sûrement que ce n'est pas le moment ; on s'embrasse tout près de la bouche sur de la peau sincère sans la moindre once de tricherie, on se souhaite un bon week-end et elle me souhaite de bonnes retrouvailles. Elle n'a plus de fond de teint, l'Autre s'est barré pour de vrai et désormais tout est repeuplé dans sa vie, elle ne l'a jamais connue aussi pleine et savoureuse. Je le prononce haut et fort ; j'y mets toute ma force : *demain, encore un mot que je* vais ranger dans le dictionnaire des mots ..., je me surprends à ne pas trouver de suite logique.

Mon père est déjà mon aujourd'hui, mon cœur qui bat à cent à l'heure, mon avenir qui va me remettre dans le cours de l'Histoire, la mienne et cela me fait bizarre, depuis le temps, depuis tous ces jours ! Je me suis fait tellement de films que je ne sais plus s'ils vont coller à la réalité et si les mots vont suffire à mettre un doigt dessus ; j'ai peur de le retrouver comme je retrouverais un étranger, de ne plus savoir quoi lui dire ; peut-être, est-ce normal ? peut-être qu'à force de penser les gens, ils finissent par vous apparaître comme des zombies, des revenants éphémères.

Heureusement que je l'ai, il me porte et me supporte après l'école, c'est ce que j'aime en lui : m'accepter telle que je suis, au jour le jour, sans se défilier comme peuvent le faire tellement de charlatans ; il m'est fidèle comme ce n'est pas possible, m'écoute sans émettre le moindre jugement ; son silence est ma thérapie, celle qui vaut tous les médicaments du monde. Parfois, je pleure,

parfois je ris nerveusement sans savoir pour qui, pour quoi mais il m'observe sans broncher ; il est un modèle de tolérance, votre route 66 qui vous fait avancer et quand vous vous arrêtez car vos jambes ploient sous le poids du monde il est là pour vous tendre la main et vous faire redémarrer, il est un modèle de persévérance, d'un regard vers l'avant qui en dit long, il est une philosophie à lui tout seul. Il est mon petit cent mètre de jardin secret que personne n'a le droit de me fouler avant que j'ouvre la porte de la maison à la couronne étiolée : mon chemin bitumé entre l'arrêt de bus et chez moi. Mon père arrive ce soir, c'est aussi simple que ça. Maman me sourit d'un sourire qui veut dire tout cela : « Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureuse qu'il revienne et qu'on aille le chercher toutes les deux, qu'on s'étreigne à nouveau comme avant, quand c'était le bon temps. » Je devine son visage de Madonne derrière la vapeur que lui lancent les frissons de la blanquette de veau ; elle n'a jamais été aussi sereine, aussi accessible et vraie.

Entrebâillée, c'est ainsi que je la découvre après l'avoir vue muselée pendant des semaines, elle laisse passer un timide rai de lumière qui sent la cire d'abeille et une douce mélodie insufflée par une voix d'agrumes : la porte du bureau de mon père. Je sursaute de surprise et de colère : de quel droit Muriel l'occupe-t-elle pour une simple question de poussière, d'espace à aérer ? Je lui en veux de balayer notre intimité d'un simple coup de chiffon et de plumeau, avec autant de détachement qu'elle balayerait les reliques d'un saint. J'espère qu'elle a fait attention à mon cahier. La mélodie andalouse perlée de multiples coups de talon sur le parquet me fait l'effet d'une cacophonie sans pareille, elle dérange ma prédisposition au scénario de ce soir que j'ai écrit dans ma tête des milliers de fois :

Je tourne la poignet en laiton, il me suit de son pas de pantoufle et on se raconte comme avant, juste avant le repas, face à face dans cette pièce qui a macéré dans son jus depuis des lustres sans recevoir la moindre lumière. Il me dit que j'ai changé, que je suis de plus en plus belle mais qu'il faudrait que je remplume mon corps de moineau pour gagner en envergure et mieux m'envoler vers mon monde de petite femme. Il rajoute qu'être femme n'est pas si simple que cela. Je l'écoute, hébétée car je sais qu'il a et aura toujours raison ; j'écoute aussi sa chanson du Canada de toutes mes oreilles, je l'écoute m'enchanter de la magie de ses mots et ce soir plus que jamais. Maman est en train de mijoter son "plat du retour" ; elle y a mis toute sa crème d'amour ; hier

soir, elle m'a dit que certains rares instants de la vie se fêtaient car on ne les vivait qu'une fois, intensément et qu'on devrait envisager notre Temps en fonction comme des bouées qui vous portent et sont vos repères dans un imbroglio sans nom : une rencontre, un baiser, un bébé qui sort d'un ventre et un retour.

*Elle n'ose pas me parler de la faucheuse, elle doit me trouver encore trop jeune pour cela. Elle s'arrête sur ce mot : **retour**, elle le souffle comme un akène de pissenlit, le répète doucement et le fait être beau comme jamais ; elle me dit qu'il y a toujours un goût de départ dans un retour, de nouvelles vies qu'on veut lancer encore plus fort encore plus haut comme pour rattraper son Temps perdu. Elle me dit que cela ne marche pas à tous les coups, qu'il y a malheureusement des exceptions à la règle : comme mon arrière grand-père maternel, lorsqu'il était revenu du chemin des Dames, mon arrière grand-mère n'avait jamais réussi à le faire revivre, il avait été tué visage et âme et dans son cas, il n'y avait plus rien à tenter, c'était fichu pour de bon. « À table, mes chéris ! » La voix de ma mère nous drague vers la rive du Mackenzie, la terre ferme, ce quotidien de supercherie qu'on doit se farcir et farcir de nos faux regards, nos faux sourires et nos faux mots.*

Subitement, les talons jouent du parquet comme un taconeo¹¹ qui s'emballe ; sans même me laisser le temps de découvrir son visage, Muriel s'avance vers ma mère, gênée, dégoûtée par la chose insolite et incongrue qu'elle tient du bout des doigts. « Madame, regardez ce que j'ai trouvé sous le bureau de monsieur, bizarre non ? » Je n'ose pas regarder car je sais très bien ce dont il s'agit, ce que la clef cachée par ma mère ne m'a jamais permis de dissimuler, ce cahier qui n'a jamais existé. Ma mère la découvre estomaquée : ma muleta¹², celle qu'il m'a sauvagement enlevé avant mon estocade,¹³ juste avant le repas, vendredi 10 mars. Le sang a eu le temps d'y sécher dessus, de gercer son étoffe de coton rose ourlée de froufrous blancs : elle est ma mise à mort et ma grâce qui éclate au grand jour , la preuve parfaite de ma corrida , l'objet qu'on mettra sous scellés dans une enveloppe de sécurité : ma première culotte de jeune fille que ma mère m'avait autorisé à acheter un samedi et je me souviens encore de ce qu'elle m'avait alors dit « il y a un peu de fantaisie mais je ne peux pas t'empêcher de grandir et de m'échapper , c'est comme ça, c'est la vie, toutes les mamans y passent un jour ou l'autre. » Elle m'avait même permis d'acheter la brassière assortie car elle voyait bien que mes seins commençaient à poindre et qu'il fallait faire quelque chose. Elle y avait mis toute sa tendresse de maman et moi toutes mes fossettes de bonheur. Mon père y avait mis toute sa violence douce pour la faire tomber sur le parquet ciré.

On se regarde comme deux êtres féminins atrocement trahies par l'homme de leur vie , nos paroles et nos cris sont figés comme la siguiiya¹⁴ dans les cordes vocales de Muriel. Chacune n'a plus sa place dans cette arène, chacune ne demande qu'à la fuir au plus vite avant que l'assaillant ne revienne et face des siennes.

Pendant que l'avion de mon père rentre les ailes, ma mère déploie les siennes en y mettant toute l'envergure qu'elle peut pour m'envoler rapidement vers un lieu sûr pour ne pas laisser le temps à mon picador de m'avoir une seconde fois et tant d'autres plus tard. Nous atterrissons chez Tata Claudine avec ses délicieuses tartes à la myrtille et ses mains de fée qui vous essuient tellement bien les larmes qu'on a l'impression de ne jamais en avoir versé. Je cours vers ses gros bras qui tombent de graisse comme deux gros jabots, j'ai envie de m'y fondre dedans, de m'y étouffer, de ne jamais en ressortir.

Il attend, trépigne d'impatience ; ses bagages et son castor lui reviennent sur le tapis roulant mais ni sa femme, ni de sa fille ; nerveux, il prend son portable, il appelle, rappelle ad aeternam, il est tellement seul parmi la foule qu'on dirait un personnage désenchanté de Sempé¹⁵, une silhouette noire sur un fond blanc. Elle ne répond pas, dorénavant, elle ne répondra qu'à ces innombrables appels qui lui tendront la main pour me rendre un semblant de Justice. Il continue à attendre jusqu'à ce que personne ne vienne le chercher. Il finit par appeler un taxi en donnant un coup de pied à sa valise, le coup de pied de celui qui a compris que sa Fatalité ne pouvait plus rien pour lui et qu'elle se devait de lui tomber tragiquement dessus. Il enfouit son visage dans la peluche de son castor, il vient de comprendre qu'il était foutu, qu'il avait tout foutu en l'air et que c'était d'une logique implacable. C'est ainsi que j'ai encore la force de l'imaginer, une boule de rage au ventre. Mon père, ce prédateur au sourire si doux.

Mon cher

Date/ ?

Je ne t'ai pas ouvert depuis une éternité mais je sais que tu ne m'en veux pas ; tu es là aussi pour comprendre les silences de l'écriture, tous ces mots qui n'arrivent plus à sortir car l'inspiration les a encagés sans leur rendre des comptes. Aujourd'hui, je remets une nouvelle balise sur mon chemin de vie d'où va partir un autre Temps de mon histoire : Tata Claudine, celle qui me chuchote à l'oreille, en y rangeant derrière une mèche de cheveux mouillés de larmes, que tout va finir par s'arranger, que la roue tourne car il y a un bon Dieu sur terre.

En me serrant dans ses bras charnus, elle me redonne les ailes dont on m'a amputée. Tu dois te demander ce que c'est cette histoire d'ailes mais je ne veux pas te la raconter car elle est horrible à lire et je ne veux pas non plus que l'Écriture la tamponne au fer rouge pour l'éternité. Écrire c'est faire rester, les mots de la Shoah comme les mots d'amour sur une écorce d'arbre, la Beauté comme la laideur, un conte de fées comme un conte d'ogres. Je sais qu'un jour, je t'ouvrirai à nouveau pour te raconter de jolies choses mais ce n'est pas pour bientôt, il faut laisser le temps à la roue de tourner.

Margaux

PS : Aujourd'hui, j'ai décidé de signer, d'asseoir mon identité, mon existence. La mouette mazoutée commence à retrouver l'équilibre et à relever les yeux vers le ciel étoilé.

*Des mois, des pleurs et des audiences
plus tard.*

J'ai décidé de ne pas faire disparaître ma vie par pur respect pour ma mère qui me l'a donnée et pour tous ceux qui n'ont pas choisi de la perdre au coin de la rue, dans un lit d'hôpital ou à travers une lunette de mitrailleuse. Chaque soir, je regarde les étoiles jusqu'au fin fond du firmament et j'écoute la Voix qui me susurre : « Envole- toi, tu peux le faire malgré ta petite patte cassée, essaie, tu vas y arriver, regarde, tes ailes s'allongent, force encore, tout le reste finira bien par suivre. » La Voix est belle, onctueuse, elle coule de source et mouille le duvet de l'oisillon tombé du nid. Elle file des métaphores ; sa manière de mettre des gants et de me faire gober mon immangeable réalité.

Elle me gracie de cette peine que je ne peux m'empêcher de m'infliger et pour laquelle La Justice ne pourra absolument rien faire : la culpabilité et le sentiment de honte qui va avec, ces tonnes de pourquoi qui me tombent en rafales dans le cerveau : « Pourquoi n'ai-je rien dit, rien stoppé, rien crié, rien pleuré ? Pourquoi moi ? Pourquoi lui ? Pourquoi là ? Pourquoi me demander pourquoi à l'infini ? Pourquoi aucune réponse ? J'attendrai celle de mon père, il a toujours su tout m'expliquer et s'est toujours soucié que tout soit clair dans ma tête. Je m'effondre, le souvenir est trop lourd à supporter ; il me donne des coups au thorax et des spasmes au pubis. La Voix revient, elle me souffle pour me maintenir en lévitation comme une balle au bout d'une pipe sarbacane. Elle me murmure de contrôler ma respiration, de réfréner ma colère au plus profond de moi. Elle me dit que la colère ne sert à rien si ce n'est à remettre de l'huile sur le feu et à faire retomber des larmes pour rien.

C'est la voix de Tata Claudine ; elle s'y donnera à pleins poumons, jusqu'à tordre le cou à ma Fatalité et redresser mon Destin. Ses bourrelets de graisse ont toujours eu une sacrée poigne et un sacré cœur. Je la sanctifierai dans le dictionnaire des noms propres qui m'ont sauvée de la pesanteur. Parfois, votre mort ne tient qu'à une personne et votre renaissance aussi.

« L'audience est ouverte, je demande au service d'ordre d'introduire l'accusé. » Il gravit quelques marches et s'assied dans la cage de verre. Je ne verrai plus un père. Je verrai l'Autre au regard sans yeux tripoter nerveusement un castor en peluche exactement comme il tripotait les grains noirs d'un collier le dimanche à l'église. Je verrai une silhouette floue prendre un micro en baissant la tête, nerveux, puis avouer l'Inavouable. J'entendrai à jamais ses mots, francs, directs et d'une horreur sémantique sans précédent : « Je voulais être le premier pour sa première fois. » Ils plomberont toute la salle, résonneront à jamais, ma mère me caressera la main droite comme le pommeau d'un moignon en cicatrisation, je sentirai sa moiteur et l'aurai dans la peau jusqu'à mon dernier jour. Nous n'oserons pas nous regarder, par pudeur, par respect, par amour.

Je fixerai les lettres du mur d'en face pour éviter de tomber, je dessinerai les contours de chacune de mes yeux embués jusqu'à en conjurer la citation : « C'est seulement par le risque de sa vie qu'on conserve la liberté » Hegel Le monde s'abattra sur moi pour s'ouvrir de plus belle. Je ravalerais mes larmes dans mes yeux pour toujours, je ne pleurerai que des larmes sèches.

Epilogue

J'y avais laissé mon hymen mais pas ma dignité et encore moins ma détermination. Je ferai mon Mackenzie de Compostelle et à son embouchure, je planterai mon bâton de pèlerin avec la même hargne et dignité qu'un matador qui estoque un taureau. Je regarderai l'objectif, vivante et femme comme jamais, et y immortaliserai un sourire sardonique de doigt d'honneur, celui que j'aurai sûrement fait à l'Autre à travers les barreaux de sa cellule. Virginie s'approchera de moi et me posera un baiser papillon sur la bouche et on se nourrira de nos nectars en observant l'océan Arctique à perte d'horizon.

Je serai sa militante et elle sera la mienne, nous serons notre propre Histoire, celle digne de mémoire et que nous tairons de nos silences.

Nous serons Elles, toutes ces combattantes acharnées au vécu cabossé et qui finissent dans l'ombre d'une fosse commune.

Nous serons nos mères

Resurgãmos.

Les oisillons revolent toujours de nulle part.

Les portes ont ceci de troublant , c'est qu'on ne sait jamais ce qui se passe
derrière.

Je remercie le destin de ne pas avoir fait de ce roman un roman autobiographique.

Notes

[←1]

William Yeats : poète irlandais du 19eme siècle.

[←2]

Immense plateau au sud du Massif central.

[←3]

« Qui est votre héros (ou héroïne) préféré ? »

[←4]

Ma mère (familier)

[←5]

Vie.

[←6]

Capitale du territoire du Nunavut au Canada.

[←7]

Bonsoir chérie, comment vas-tu ?/ bien papa et toi ?/super, le Canada est un pays fantastique.

[←8]

Poète latin auteur d'élégies amoureuses.

[←9]

Ensemble palatial à Grenade en Andalousie constituant l'un des éléments majeurs de l'architecture islamique.

[←10]

Ode originaire de l'Arabie préislamique.

[←11]

Utilisation rythmique et percussive des talons.

[←12]

Tissu rouge fixé sur un bâtonnet dont se sert le matador pour fatiguer le taureau avant de lui porter l'estocade.

[←13]

Coup d'épée dans la mise à mort du taureau.

[←14]

Chant flamenco.

[←15]

Dessinateur français.